

JOURNAL HISTORIQUE

ET

LITTÉRAIRE.

I. AOÛT 1789.

*Neque se ut miretur turba, labores
Contentus paucis lectoribus. Hor. Sat. 10, l. 1.*



A MAESTRICHT,

Chez FRANÇOIS CAVELIER, Imprimeur-
Libraire, sur le Vrythof.

Et se trouve à LIEGE,

Chez J. F. BASSOMPIERRE, Imprimeur-
Libraire, vis-à-vis Ste. Catherine.



JOURNAL
HISTORIQUE
ET
LITTÉRAIRE.

I. Août 1789.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Pensées philosophiques sur la Nature, l'Homme, & la Religion. A Liege, chez J. F. Bassompierre, 1789. 4 petits vol. in-18. très-jolie édition. Prix 45 f. de Liege.

UN philosophe jadis fameux, mais dont on ne parle plus guere (a), a fait des *Pensées* soi-disantes *Philosophiques*, si embrouillées, si emphigouriques, si voisines de l'énigme, ou même du galimathias, qu'il y a mis lui-même pour épigraphe : *Piscis hic*

(a) Rien de plus juste que la maniere dont les incrédules raisonnent eux-mêmes sur leur célébrité, dans le livre de la Sageffe. *Nomen nostrum oblivionem accipiet per tempus, & nemo memoriam habebit operum nostrorum.* Sap. 2.

non est omnium. Voici un homme sans prétention, qui ne s'arrogeant que le talent de la clarté & l'avantage d'être entendu de tout le monde, nous donne aussi des *Pensées Philosophiques*, avec l'épigraphe contradictoire, mais également juste, *Piscis hic est omnium.* „ Ainsi que la médecine, dit-
 „ il, la philosophie a ses charlatans, qui,
 „ sous son nom, débitent des poisons : il
 „ est à propos de donner le contre-poison.
 „ Ces *Pensées* peuvent en servir contre celles
 „ qui ont été prosrites sous le même titre. „

Dans leur simplicité apparente la plupart de ces *Pensées* renferment un sens profond, tantôt en morale, tantôt en physique ou en métaphysique. Elles sont d'une clarté à ne point fatiguer la réflexion, & en cela supérieures à celles de Pascal, dont d'ailleurs elles n'ont pas le ton d'égoïsme & de je ne fais quelle myfantropie qui decele l'homme sombrement occupé de lui-même *. Elles ont aussi beaucoup plus de variété & d'étendue, un objet plus vaste & plus général. Il n'y a point d'erreurs modernes, point de rêves philosophiques qui n'y soient réfutés aussi brièvement que solidement, j'ose même dire souvent agréablement; plusieurs de ces *Pensées* ayant une espede de chute épigrammatique où l'on trouve non une pointe d'esprit, mais une saillie de raison ou l'empreinte d'un sentiment profond. J'en citerai quelques-unes prises au hasard.

* 15 Juillet
 1779,
 p. 410.

Les anciens ont pensé que cet univers étoit par-tout semé de génies bons & mauvais, auxquels Dieu assigne certains pouvoirs. Cette doctrine des génies tient à ce que nous enseignent l'é-

criture des bons & mauvais anges; mais que l'idolâtrie en a étrangement abusé!

La division des substances en corps & esprits (quoiqu'elle n'embrace peut-être pas tous les possibles) nous suffit : chacune de ces substances s'annonce très-distinctement en nous par ses modifications, & nous connoissons même mieux l'esprit par la pensée, que le corps par les formes.

Le matérialiste demande ce que c'est qu'un esprit, un être sans étendue, sans partie : nous lui demanderons, pour réponse, ce que c'est que l'étendue, cet être, qui sous la plus petite dimension, contient l'infini; ce qu'est l'espace, le vuide, qui n'est ni corps ni esprit, & est mesurable : l'impossibilité de répondre n'empêche pas leur existence.

Le système qui réduit tout à la matière, n'est que la décision d'un être borné, qui veut stupidement n'admettre que ce qu'il touche : c'est une hûtre qui dit : il ne peut y avoir dans l'univers que de l'eau & ma coquille.

Qui fait si Dieu ne peut pas donner la pensée à la matière? Question infidieuse : qui fait si Dieu ne peut pas faire penser un roc, un arbre? Sans limiter la puissance divine, nous jugeons par l'ordre qu'il a mis dans ses œuvres, & nous disons avec plus de fondement : la matière est-elle donc le seul être que Dieu puisse créer? S'il peut en créer d'autres & que d'ailleurs tout l'annonce, pourquoi n'en admettre qu'un?

Le système de Berklay * qui nie l'existence des corps, est contraire au sentiment intime & à la révélation; mais il entraîne moins de contradictions que celui qui n'admet que la matière.

Les êtres matériels ne sont pas faits pour eux-mêmes, puisqu'ils n'ont pas le sentiment de leur existence; ils supposent des êtres capables de les modifier & d'en user. Dès qu'il y a des corps, il a dû exister une intelligence en relation avec eux, tel qu'est l'homme; autrement la nature corporelle seroit sans objet.

* Il y a Bukley, par une faute d'impression. — Son sophisme, Observ. p. 101. l'os. n. 162.

C'est une suite de l'harmonie établie entre nous & la nature corporelle que l'habitude où nous sommes de lui tout rapporter; nous voyons l'univers hors de nous, quoique tout se passe en nous : dans la vérité l'éclat du soleil, des couleurs, les sons &c., tout nous appartient; ce sont des sentimens excités à la présence des objets qui n'ont rien en eux de pareil : en sorte que nous connoissons mieux notre ame que tous ces corps; on peut même dire à la rigueur que nous ne connoissons qu'elle.

Toutes les merveilles de la nature ont été mises sous nos yeux, pour les élever vers son auteur. L'homme peut en observer & calculer toute la marche; mais les causes lui seront toujours cachées, & la chute d'une pierre sera toujours un mystere impénétrable.

Les théories imaginées pour expliquer la formation de notre globe, sont des fictions comparables aux métamorphoses; l'un le fait sortir des eaux, l'autre le fait sortir du feu vitrifié & refroidi pendant des siècles. Quelle philosophie!

De quelle utilité peuvent être à l'homme tant de vaines recherches? Il lui suffit d'apprendre qu'à la voix du Tout-puissant ce monde est sorti du néant, que Dieu a réglé les loix qui le maintiennent. Quand & comment cela s'est fait, c'est ce qu'on ne peut savoir que par ce qu'il a plu à Dieu d'en révéler; & le récit de Moïse rabaisé à notre foiblesse, nous instruit mieux que tous ces romans physiques.

La distribution des eaux sur la terre annonce autant de sagesse, que celle des vaisseaux sanguins dans le corps animal. Sans cesse portée par l'évaporation des mers aux montagnes, & de celles-ci à la mer, elles fournissent en chemin la nourriture aux animaux & aux plantes.

Les montagnes, que nos philosophes veulent être la suite d'un bouleversement universel, sont une partie essentielle de notre globe, sans laquelle il seroit un désert. Il y en avoit avant le

déclage, & elles font entrées dans le plan du Créateur. Il les a distribuées par grandes chaînes qui traversent les continens : ce sont de vastes siphons, d'où partent tous les grands fleuves... Attaquer une partie de ce plan admirable, c'est renverser l'édifice où tout se tient.

La plupart des plantes dans leur état naturel, ont une âpreté qu'on corrige en leur portant des sucs atténués : c'est l'objet de l'agriculture, cet art par excellence, auquel Dieu a appelé les hommes pour les rapprocher par les besoins réciproques.

Toutes ces beautés visibles doivent nous élever vers les invisibles : *Invisibilia Dei*. C'est le but que s'est proposé leur Auteur ; c'est ce qu'elles font sur les esprits droits ; mais elles font le contraire sur l'homme corrompu : elles lui font oublier la main dont il les tient.

*Vir insipiens
non cognos-
cet, & stul-
tus non in-
telliget hæc.
Psal. 92.*

Il est une science maudite par l'Écriture qui ne mène qu'à la mort. C'est cette vaine philosophie, *secundum elementa hujus mundi*, qui du choc des élémens crée un monde fantastique, où elle plane orgueilleusement. Cette science enfle l'homme, & la vraie science est une ignorance qui se fait, dit Montagne.

L'homme vraiment sage, soit qu'il porte un regard curieux sur les merveilles de la nature, soit qu'il parcoure dans l'histoire la chaîne des événemens, ne perd jamais de vue la puissance qui règle la marche de ce monde au physique & au moral. Les révolutions des sociétés lui découvrent une Providence comme celle des cieux, & il s'arrête avec respect au point où son intelligence ne peut atteindre.

Dieu s'est nommé lui-même, *celui qui est* : cette sublime dénomination, déclare en lui la nécessité d'existence & la plénitude de l'être.

Au seul nom de Dieu l'homme doit tressaillir de joie. De tous les êtres jettés sur ce globe, il est le seul qui connoisse son Auteur, & c'est cette distinction qui établit sa supériorité.

S'il n'y a jamais eu d'athée de bonne foi, combien d'hommes ne connoissent Dieu que comme je ne fais quoi d'obscur & d'éloigné, dont ils ne s'occupent guere ! C'est un athéisme-pratique très-commun.

Etre des êtres, le monde veut à peine entendre prononcer votre nom. Il raille celui qui chante vos louanges; l'intelligence n'est pourtant donnée qu'à cette fin. Malheur à l'homme qui, gardant un silence coupable, se refuse à ce glorieux emploi !

La nature divine est le monde des esprits. Des êtres simples n'ont point de parties qui répondent à celles de l'espace : Dieu est le milieu, l'élément de tout ce qui pense ; & l'ame humaine quoiqu'en correspondance avec le corps, n'a point d'autre lieu : *in ipso vivimus*.

Tout ce qui finit n'est dans les décrets de Dieu qu'un moyen ordonné vers une fin durable. Le tableau changeant de ce monde, cette suite de scènes qui s'y renouvellent sans cesse, tout cela seroit vain & indigne de la sagesse, si ces moyens n'étoient dirigés vers une fin qui réponde à ses infinies perfections.

L'idée agréable de la présence de Dieu doit nous suivre par-tout, si nous voulons être bien. Elle est la fauve-garde de toutes les vertus, & peut seule embellir tous nos momens.

Braver tout quand on est à Dieu, c'est courage ; braver Dieu, c'est bassesse, ingratitude. On peut ajouter, c'est la plus meurtrière de toutes les folies. La gloire de l'homme est dans sa parfaite soumission.

Il n'est qu'une seule puissance, une seule paternité, dont toutes les autres dérivent : c'est Dieu que nous devons voir dans nos peres, dans nos maîtres, dans nos rois.

Deus meus & omnia : Dieu est tout ; quitter tout pour lui, c'est ne rien quitter, puisque tout se retrouve en lui éminemment.

Que l'homme est à plaindre d'éloigner de sa pensée ce qui peut seul donner du prix à ses jouissances! L'éclat des cieux, l'émail des prairies, le magnifique appareil de la nature, le tableau varié de la société, l'amitié, l'amour même, toutes les douceurs de cette vie augmentent de prix, quand on les reçoit des mains de Dieu; & si elles ne remplissent pas toute la capacité du cœur, c'est que le bienfaiteur veut encore se donner lui-même.

Faire abstraction de Dieu en physique, en morale, & même en politique, est un moyen sûr de s'égarer. Entre le créateur & les créatures il est nécessairement des rapports qui font la cause de ce qu'elles font. L'homme ne les aperçoit pas toujours, mais ils n'en existent pas moins; & c'est faute de les connoître, qu'il fait tant de pitoyables raisonnemens sur la marche de ce monde. (a)

Une erreur grossière, c'est de ne considérer l'homme que dans la proportion mathématique qu'il a avec le reste de l'univers. L'orbite solaire qui n'a pas moins de 60 millions de lieues de diamètre, est un point relativement à la distance des fixes; & la planète que l'homme habite, rentre dans le néant, vue à cette distance. Que devient l'homme dans cette profondeur qui s'étend encore bien au-delà? Ce qu'est l'homme, fort supérieur à cette nature dont les dimensions l'étonnent! L'excellence d'un être ne se mesure pas à sa masse; les esprits célestes occupent encore moins de place que l'homme.

Toutes les épigrammes de nos beaux esprits sur l'état de nos premiers parens, sont un jeu bien puérile. Deux créatures innocentes placées par la main de Dieu sur un sol riant & de facile culture: voilà l'homme dans son origine. Dégénéré depuis, il a appelé les arts à son fe-

(a) Et au contraire. *Super omnes docentes me intellexi quia testimonia tua meditatio mea est. Super senes intellexi quia mandata tua quasiivi. Psal. 118.*

cours ; mais ces légers adouciffemens ne compensent pas les dons de la nature & de la grace, versés sur lui avec profusion.

Que ces hommes qui ne veulent pas croire nos Ecritures, nous disent d'où vient l'homme ici-bas : ils sont forcés de reconnoître des hommes mis sur la terre dans un âge parfait ; qu'ils réfléchissent bien, de quelque maniere qu'ils arrangent cette création ; elle sera toujours aussi étonnante que le récit de Moÿse.

Que suis-je, d'où suis-je tiré, où dois-je retourner ? Je vois naître & disparaître autour de moi mes semblables : à quelle fin eux & moi restons-nous quelques instans sur cette terre ? Est-ce un Dieu qui nous y a mis ? Pourquoi ? Qu'exige-t-il de nous ? Toutes questions auxquelles un enfant instruit par deux lignes du catéchisme, répond mieux que n'ont fait les philosophes de tous les siècles.

L'animal vit, engendre & meurt comme l'homme ; mais Dieu a mis entre l'homme & la brute des différences si marquées, qu'il n'y a qu'un abrutiffement qui puisse les faire méconnoître.

Pour sentir l'excellence de sa nature, il faut chérir ses facultés, & les mettre en valeur : l'homme qui donne tout aux sens, est animalisé au point que ce qui est intellectuel n'a plus de prise sur lui.

Aucun animal ne plante ni ne cultive la terre ; l'homme seul en est le vrai propriétaire, & fait convertir un sol hérissé en jardin fleuri & délicieux ; les animaux n'ont reçu différens instincts que pour le servir dans ses travaux.

La vraie vertu est une habitude de soumettre en tout le corps à l'esprit, & l'esprit à Dieu. Dès qu'on laisse prendre le dessus à l'appétit sensuel, on n'en est plus le maître, & l'on se livre aveuglément à ce que nos philosophes appellent la nature ; mais c'est la nature animale.

Point de vraie amitié sans vertu, & point de vertu sans Religion. Quelle douce société que

celle de deux amis, s'entretenant ensemble des bienfaits du pere commun, & s'entraidant de leurs confeils pour se retrouver un jour unis à jamais dans son sein!

C'est profiter le nom d'amitié, que de le donner à ces liaisons passageres que forme la parité des passions : l'homme vicieux n'a point d'amis, il n'a que des complices.

Toutes les actions du chrétien sont annoblies par la Religion. A peine sa raison est-elle développée, que la religion lui fait ratifier les engagements pris en son nom à sa naissance, & le consacre de nouveau. S'il choisit une compagne, des vœux solennels viennent sanctifier cette union ; elle offre à sa fragilité une consolante ressource dans ses chutes pour le réconcilier avec Dieu, avec lui-même : enfin, dans les angoisses de la maladie, il trouve en elle des consolations supérieures à celles d'un monde qu'il sent s'écrouler sous lui.

Ceux qui ne voient qu'en gros la masse des sociétés politiques sur lesquelles la religion n'a que peu d'influence, demandent ce qu'elle a opéré ? Mais elle a opéré de grands changemens sur les individus : c'est au cœur de chacun qu'elle parle. Jesus-Christ est venu choisir ses élus dans la société, & non la société entiere, qui est toujours plus au monde qu'à lui. (a)

La Religion n'a pas guéri le monde entier de sa corruption, mais elle lui a donné l'édifiant spectacle de vertus inconnues avant elle ; elle a fait tomber les fers de l'esclavage ; elle a ouvert des asiles pour les indigens & les vieillards : il n'est pas jusqu'aux criminels au secours desquels elle ne vole ; elle descend dans les cachots, monte sur les échafauds, & court aux extrémités du monde.

(a) Pensée profonde, puisée dans l'évangile, & qui en exprime admirablement l'esprit, en même tems qu'elle répond à cent frivoles objections. — Réflexions sur le mot *mundus*. I Juillet 1785, p. 339. — *Cat. philof.* n. 387.

Le seul précepte d'aimer Dieu de toute son ame annonce une institution divine. Par-tout ailleurs on commande le respect & la crainte : il n'est que la vraie Religion qui nous parle d'amour, & en fournisse les motifs.

S'il nous est ordonné d'aimer Dieu plus que nous-mêmes, précepte d'où dérivent tous les autres, ce n'est pas que Dieu ait besoin de notre amour ; mais c'est que la créature ne peut être heureuse qu'en se tenant dans l'ordre. Or, cet ordre exige qu'elle se rapporte en tout à l'auteur de son être : s'y refuser c'est violer cette loi immuable & éternelle. Quand la Religion commande à l'homme d'aimer Dieu, c'est lui commander d'être heureux. (a)

(a) Je transcrirai ici par anticipation ce qui se trouvera dans la nouvelle édition du *Dict. hist. art.* MOYSE. „ Code admirable de législation, dont le premier article suffit pour convaincre la philosophie d'ignorance & de foiblesse, en établissant la chose la plus sublime & en même tems la plus essentielle au bonheur de l'homme, comme le premier des devoirs ; à laquelle cependant la philosophie n'avoit jamais songé. „ Les législateurs de la Grece, dit un auteur célèbre, s'étoient contentés de dire : honorez les Dieux. Moyse dit : vous aimerez votre Dieu de tout votre cœur. Cette loi qui renferme & qui anime toutes les loix, S. Augustin prétend que Platon l'avoit connue en partie ; mais ce que Platon avoit enseigné à cet égard n'étoit qu'une suite de sa théorie sur le souverain bien, & influa si peu sur la morale des Grecs, qu'Aristote assure qu'il seroit absurde de dire qu'on aime Jupiter. „ Il est vrai qu'un tel précepte à l'égard de Jupiter, eût été effectivement absurde, mais cette corruption de l'idée de la divinité, étoit elle-même la suite de l'ignorance ou de l'oubli de ce premier précepte de la législation Moïsaïque. „ C'est delà, dit un moraliste, que découle la superstition, l'idolâtrie, tous les délires & les horreurs qui ont dénaturé & calomnié la religion. Pour ne pas se donner entièrement à son Créateur, pour rester le maître de ses desirs & de ses actions, pour assurer une indépendance sacrilège de sa personne & de son cœur, l'homme a imaginé toutes sortes de diversions, de compensations, de substitutions, de remplacements. Plus les pratiques de ce culte factice étoient extraordinaires, violentes, douloureuses, ou d'une luxure dégoûtante ; plus on les croyoit propres à guérir un sensiment secret & importun d'une divi-

L'orgueil, l'attache à nous-mêmes; voilà le principe de toutes nos prévarications; c'est le seul crime des esprits & le plus contraire à la fin pour laquelle ils sont créés. C'est lui qui, persuadant à l'homme qu'il peut s'élever à Dieu par ses propres forces, lui trace ces plans de religion arbitraires, où chacun fixe ses devoirs à volonté.

L'humilité traitée de bassesse par nos philosophes, est un sentiment juste en soi, puisque l'homme n'a rien de son propre fonds. Jésus-Christ l'ame la plus sublime qui ait existé, étoit humble, comme il le dit lui-même, parce qu'il voyoit que son élévation étoit toute gratuite. Les saints sont humbles; le Ciel est le séjour de l'humilité: *Soli deo honor.*

Otez la religion de dessus la terre, le monde est un cahos d'événemens sans aucun dessein. L'homme jetté péle-mêle ici avec les animaux, ne fait plus, ni quel rang il tient dans les êtres, ni l'usage qu'il en doit faire; il tourne sans règle dans un tortueux labyrinthe, où il n'y a d'issue que la mort.

S'il est quelqu'ombre de bonheur sur cette terre, il est pour l'homme religieux: toujours sous les yeux d'un pere qui l'aime, il ne voit dans ses semblables que des freres & des amis, dans les animaux des serviteurs, dans les plantes une variété de nourriture & de ressources, dans la nature & dans la société un maître toujours attentif à ses besoins; où l'homme cupide ne voit que des sujets de murmures, il voit de quoi se répandre en actions de grâces.

Celui qui a le bonheur de croire à la religion & est animé de cet esprit de charité qu'elle inspire, goûte plus de vrais plaisirs en un seul jour,

„ nité qui vouloit l'homme tout entier. Delà les initia-
 „ tions sanguinaires ou obscenes, les mutilations,
 „ les sacrilèges humains &c., tout cela pour éluder le
 „ grand précepte: *Diligis Dominum Deum tuum ex toto*
 „ *corde tuo, & ex totâ animâ tuâ, & ex totâ fortitudine*
 „ *tuâ.* „

que le mondain le plus voluptueux n'en goûte en toute sa vie. Qu'il est pur & délicieux ce sentiment dont une belle ame est affectée, en faisant pour l'amour de son Dieu un acte de bien-faisance ! c'est un regard d'approbation de ce Dieu qui habite au-dedans de nous, comme le remords est un regard d'indignation qui perce l'ame coupable.

On trouvera çà & là quelques *Pensées* qui pourroient être exprimées d'une manière plus exacte, comme lorsque l'auteur dit. *La mémoire semble constituer le moi individuel en unissant les points de notre existence.* Le moi est le sentiment intime & réfléchi de notre être, sentiment qui n'est pas l'effet formel de la mémoire quoique la mémoire l'étende & l'agrandisse. Il seroit peut-être difficile à déterminer jusqu'où la mémoire concourt à ce sentiment, mais il est certain qu'elle ne le *constitue* point *. — Quelques autres de ces *Pensées*, sans cesser d'être très-justes, paroîtront avoir besoin d'un mot d'explication. Telle est la suivante :

* 1 Fév.
1782, p.
162. —
1 Août
1784, p.
485. Div.
réfl. sur le
Moi. Cat.
phil. n.
145.

L'homme juste ne croit pas en Dieu (a), il le voit dans la nature, dans la société, dans lui-même : il reconnoît par-tout dans les causes secondes sa main seule véritablement active.

L'auteur ne prétend pas dire qu'on ne croit pas en Dieu, mais que ce n'est pas proprement dans l'obscurité de la foi qu'on le croit & qu'on l'adore. Parce qu'outre la lumière de la religion, nous avons celle de la raison & le grand spectacle de l'Univers.

(a) Et non pas à Dieu, comme il est dit par une faute d'impression ; l'édition de Paris étoit si défectueuse qu'on n'a pu les redresser toutes.

Mais après tout c'est toujours la première de ces lumières, qui donne à la seconde sa consistance & sa brillante clarté. C'est ainsi, dit S. Paul, que *par la foi* Moïse a eu de Dieu une connoissance si vive qu'il sembloit le voir des yeux du corps; & que selon l'expression du sage, *la pensée de Dieu devient un sentiment* intime & invincible. (a)

*Fide Moy-
ses... invi-
sibilem tan-
quam vi-
dens susti-
nuit.* Heb.
XI.

(a) Quelques théologiens ont mis en question si l'existence de Dieu pouvoit être crue par la foi, vu qu'elle en est en quelque sorte le fondement, & qu'elle y est évidemment supposée, & qu'il n'est pas dans les règles d'une bonne logique de croire en Dieu parce qu'il a révélé son existence. Mais ils n'ont pas réfléchi que la croyance de Dieu, ainsi que celle de la révélation formellement & en elle-même, n'ont pas, comme les articles détaillés de la croyance chrétienne, le motif qu'on appelle *objectum formale*, c'est-à-dire la révélation divine; c'est une impression directe, intime, ineffable, un don, une lumière de Dieu (*donum Dei ac lumen*) à laquelle les motifs de crédibilité quelconques sont subordonnés. J'ai tâché de développer cette matière dans le *Catéch. phil. n. 397 & suiv.* C'est l'abrégé d'une dissertation beaucoup plus ample que j'ai encore en manuscrit.

*In sensu
fit tibi co-
gitatus
Dei.* Ec-
cli IX.



Fastes de l'ordre de Malthe, selon la série chronologique de ses grands-mâtres; accompagnés de notes critiques, & ornés des portraits de ses plus illustres chevaliers: dédiés à son altesse éminentissime Mgr. le grand-mâtre de Malthe, & sous les auspices de M. le Bailli de Crussol, chevalier des ordres du Roi, administrateur général du grand-prieuré de France; par l'abbé de Laquesnoy, religieux de l'ordre de Malthe, prédicateur ordinaire du Roi &c., & par M. le comte de la Platière, membre de l'académie des Arcades de Rome, &c. premiere livraison. A Paris, chez Bailly 1789. in-fol.

CETTE premiere livraison prévient en faveur de l'ouvrage; quoiqu'elle ne soit peut-être pas absolument à l'abri de la critique, elle est bien au-dessus de presque tout ce qui paroît aujourd'hui en fait d'histoire. Si ces fastes sont continués sur le même ton, ils pourront effacer *l'Histoire* de l'abbé Vertot. On lit avec le plus grand plaisir la réfutation que les auteurs font d'un parallele romanesque de l'ordre de Malthe avec la république de Sparte (à quelle absurdité ne mène pas la manie des paralleles si générale parmi nos beaux esprits!). » Cette » institution moderne a des principes bien » différens. Un chevalier est cosmopolite: » tous les opprimés sont ses freres. Il porte » dans son cœur tous les amis de la vérité; » & s'il court-sus contre ceux qu'aveugle
le

„ le bandeau de l'erreur , & qui s'arment de
 „ la torche incendiaire du fanatisme reli-
 „ gieux , ce n'est pas par intolérance , mais
 „ pour affûter aux enfans de la lumiere une
 „ existence paisible. Le plan de l'Ordre n'est
 „ pas de combattre & d'envahir , mais de
 „ défendre & de protéger. Une gloire vaine
 „ & féroce ne lui fait pas prendre les ar-
 „ mes ; & si l'éclat du glaive qu'il agite
 „ dans sa main , fait bouillonner son sang ,
 „ le signe sacré qui repose sur sa poitrine
 „ tempere aussi-tôt ces élans profanes , &
 „ le rappelle aux vertus pacifiques du mo-
 „ dele sublime qu'il s'est choisi ».

Rien de plus intéressant que le portrait
 du fondateur de l'Ordre , le courageux &
 charitable Gérard , héros formé par la re-
 ligion , & cette ardeur sainte dont la froide
 philosophie ne sauroit même se faire une
 idée. Il ne comptoit pas une longue suite
 d'aïeux ; il n'étoit revêtu d'aucun emploi
 brillant , & il étoit né dans cette douce mé-
 diocrité , où se réfugient ordinairement le
 mérite & les lumieres. Son zele le conduisit
 en Palestine pour secourir les malheureux
 chrétiens qui gémissaient sous l'esclavage
 des sarrasins. Il fonda un hôpital qui a été
 le berceau de l'Ordre des freres hospitaliers
 de S. Jean de Jérusalem. Il faut lire dans
 l'ouvrage le détail des vertus & sur-tout de
 la charité dont étoit embrasé Gérard.



Sertum Anglicum , &c. *Description des plantes les plus rares qui se trouvent dans les jardins des environs de Londres, observées en 1786 & 1787 ; par M. l'Héritier, conseiller à la cour des Aides. in-fol. avec figures. A Paris, chez Prévost & Barrois ; prix 6 liv. en papier ordinaire, 12 liv. en papier vélin.*

M. l'Héritier déjà connu par ses *Stirpes novæ*, fruit de la plus laborieuse comme de la plus exacte observation, ne peut qu'ajouter à sa juste réputation par ce *Bouquet Anglois* ; où la justesse des descriptions est jointe à des critiques judicieuses & propres à redresser des erreurs aussi anciennes que généralement répandues. C'est ainsi, par exemple, qu'en parlant d'un genre de fougere dont la racine fournit une très-belle soie avec laquelle les habitans de l'isle de Madere font des oreilliers ; M. l'Héritier croit devoir rapporter à cette plante, tout ce qu'on a dit de l'agneau-planté, fable racontée par beaucoup de voyageurs qui ont avancé qu'il existoit, sur-tout en Tartarie, une plante qui avoit la forme d'un agneau, lequel consommait toute l'herbe qui se trouvoit autour de lui, & finissoit par être dévoré lui-même par quelque loup. Cette plante, appelée anciennement *agnus scythicus*, & dont tant de naturalistes ont parlé avec l'embarras du doute ou de l'ignorance, & que les plus sages ont considérée comme une espece de *zoophyte* ou *plante-animal*, perd tout ce

qu'elle avoit de mystérieux ou de merveilleux, dans l'opinion aussi simple que vraisemblable de l'auteur.

Maximes spirituelles, avec des explications ;
par M. l'abbé Grou. A Paris, chez Belin,
1789. 1 vol. in-12. de 394 pag.

M. l'abbé Grou s'est long-tems fait connaître dans la république des lettres par d'excellentes traductions. Les savans font un très-grand cas, de celle de la *République de Platon*. Sa traduction des *Loix* du même philosophe, a eu le même succès. Tout autre auroit été déterminé par ces encouragemens à persévérer dans cette carrière : M. l'abbé Grou a été d'un autre sentiment. Il a cru que dans un tems où la religion & la morale chrétienne tomboient dans l'oubli ou le mépris, il étoit du devoir des savans, pour qui la piété & la vraie vertu ne sont pas des choses indifférentes, de diriger leur travail vers ces respectables objets. Après nous avoir donné assez rapidement *la Morale des confessions de S. Augustin, & les Caractères de la vraie dévotion* *, il vient de faire paroître un recueil de *Maximes spirituelles* qui certainement auront le suffrage de ceux qui ont accueilli avec tant de raison, ces deux premiers ouvrages.

L'auteur a mis ces Maximes en vers, afin qu'elles fussent plus aisées à saisir & à retenir. Il y a joint des explications qui en développent le sens, qui en montrent l'import-

* 15 Mai
1789, p.
107.

tance & la solidité, & qui lui donnent lieu d'entrer dans quelques éclaircissemens qu'il a jugés nécessaires. „ Malgré la corruption „ presque générale des mœurs, dit le cen- „ seur (M. l'abbé Lourdet) il est cependant „ encore, même dans ce siècle, une classe „ de lecteurs assez occupés du soin de se „ sauver, pour apprécier les vérités renfer- „ mées dans cet utile ouvrage, en faire leur „ profit spirituel, & assez heureux, en y „ conformant leur conduite, pour confon- „ dre l'irréligion qui ose en faire autant „ d'objets de ses sarcasmes. „



La réalité du projet de Bourg-Fontaine, démontré par l'exécution; traduite du François en Flamand. Se trouve à Maestricht, chez Lekens, & chez les principaux libraires de la Belgique. 1789. 2 vol. in-12.

CET ouvrage fameux, traduit aujourd'hui dans presque toutes les langues, & qui a essuyé autant de critiques qu'il a reçu d'éloges, est trop répandu pour qu'on doive s'occuper à le faire connoître *. J'ai déjà eu occasion de le dire & je le répète par amour de la vérité, je suis bien loin de garantir toutes les conjectures, combinaisons & rapprochemens de l'auteur. Quoique l'ensemble présente un tableau frappant, & que les événemens ne soient que trop propres à lui concilier la confiance des lecteurs, je crois néanmoins que l'auteur a trop légèrement désigné quelques coopérateurs de cette

* 15 Fev.
1785, p.
253. —
1 Nov.
1787, p.
362.

œuvre d'abord si mystérieuse & aujourd'hui si manifeste dans ses effets. Des liaisons d'amitié ainsi que des démarches ou écrits inconfidés ne suffisent pas pour accuser les intentions, sur-tout dans un tems où le véritable esprit de la secte étoit peu connu, & où les gens de bien ont pu être les dupes des apparences (a). Quant aux six principaux acteurs, dont il est question dans le Projet, nous en abandonnons le jugement à ceux qui auront combiné sans prévention leurs ouvrages & leur conduite avec la tâche respectueuse que la *Relation* de Filleau leur attribue. Ceux qui ont intérêt à prévenir le

(a) „ Il ne faut pas juger trop sévèrement, dit un théologien judicieux & modéré, quelques hommes célèbres qui, dans les premiers tems du jansénisme, ont témoigné du goût pour cette hérésie paissante. Elle avoit alors tellement réussi à prendre les dehors de la piété, de l'austérité, du zèle, & même de l'attachement à l'Eglise catholique, que bien des personnes ont pu être les dupes de l'hypocrisie. Les scènes scandaleuses de S. Médard, les farces sacrilèges des Secouristes, le schisme formel de la prétendue église d'Utrecht, n'avoient pas encore eu lieu. Le jugement de l'Eglise s'est manifesté par des décisions plus formelles & plus soutenues, par des décrets pontificaux solennellement & universellement reçus, par la conviction complète & générale de tous les catholiques; tous les subterfuges du parti, toutes les subtilités des dogmatifans opiniâtrés dans l'erreur, ont été confondus; les apparences de la piété ont fait place au libertinage & au philosophisme. L'illusion qui a pu exister d'abord, s'est dissipée: & il ne faut pas douter que bien des gens qui ont paru favorables au parti, se garderoient bien de l'être aujourd'hui. „ *Voyez les articles qui suivent.*

public contre cet ouvrage, ne cessent de nous dire, qu'il a été brûlé en vertu d'un arrêt du parlement : on peut leur demander si les *Lettres provinciales* de Pascal leur paroissent être un mauvais ouvrage parce qu'elles ont été brûlées à Aix par la main du bourreau, en vertu d'un arrêt du parlement, le 9 Février 1667.



Je viens de découvrir une lettre du grand & saint évêque de Marseille, M. de Bel-fance, ce héros de la charité pastorale, qui a fait l'admiration & l'édification de l'Europe, & dont les poètes même profanes, ont fait l'objet de leurs chants (a). Cette lettre écrite au fléau de la peste, peint mieux l'illustre prélat que tout ce que l'histoire nous en apprend. Je crois donc bien faire de la rapporter ici ; elle contient d'ailleurs des détails curieux sur la morale, les rigoristes, les appellans, l'esprit de la foi & de la charité ; elle est sur-tout propre à démasquer une secte dont l'hypocrisie a fait d'autant plus de mal à l'église, qu'elle a voulu conserver les apparences de la catholicité (b). J'ignore si cette lettre a été imprimée, mais j'en garantis l'authenticité.

(a) Entr'autres, Pope dans son *ESSAI SUR L'HOMME* :

*Lorsqu'aux champs de Marseille un air contagieux,
Portoit l'affreuse mort sur ses rapides aîles,
Pourquoi toujours en but à ses fleches mortelles,
Un prélat s'exposant pour sauver son troupeau,
Marche-t-il sur les morts sans descendre au tom-
beau ?*

(b) „ Des gens rebelles à l'église (disent deux

Lettre de Mgr l'évêque de Marseille à Mgr l'évêque de Toulon, du 22 Octob. 1720.

„ C'EST n'est pas pour moi, Monseigneur,
 „ une médiocre consolation dans toutes
 „ les horreurs qui m'environnent, de voir
 „ que vous avez la charité de prendre part
 „ à mes peines. Je vous en fais mon sin-
 „ cere remerciement. Je suis encore par la
 „ grace de Dieu debout au milieu des morts
 „ & des mourans. Tout a été abattu à mes
 „ côtes; & de tous les ministres du Seigneur
 „ qui m'ont accompagné, il ne me reste
 „ plus que mon seul aumônier. L'abbé Bou-
 „ gerel a été enlevé en quatre jours. De
 „ ma maison devenue un hôpital de pesti-
 „ férez, il en est sorti onze morts, & j'y
 „ ai encore cinq malades, mais hors de
 „ danger. Le pere de la Fare, malgré son
 „ grand âge, est échappé, afin qu'au moins
 „ un pere de *sainte Croix* * pût survivre aux

* Maison
 professe
 des Jésui-
 tes.

„ des plus illustres évêques de la Belgique), qui
 „ ne s'obstinent à rester dans son sein que pour
 „ la déchirer & la détruire * „ — „ jours de
 „ présomption & d'indocilité, (s'écrie un orateur
 „ célèbre), où par un raffinement de souplesse
 „ & de dissimulation profonde, l'erreur vaste &
 „ hardie dans ses projets, timide & mesurée
 „ dans ses démarches, condamne l'Eglise, &
 „ ne la quitte pas; reconnoît l'autorité, & ne
 „ plie pas; dédaigne le joug de la subordina-
 „ tion, & ne le secoue pas; respecte les pas-
 „ teurs, & ne les suit pas; dénoue impercep-
 „ tiblement les liens de l'unité, & ne les rompt
 „ pas; sans paix & sans guerre, sans révolte &
 „ sans obéissance „ — Div. obl. & anecdotes
 „ étonnantes, 1 Octobre 1788, p. 171. — Autres
 „ réflex. 1 Juillet 1789, p. 386.

* Répr.
 Beig. t. 2.
 P. 100.

Oraison fun.
du Card. de
Fleuri, par
le P. de Neu-
ville.

„ autres. Monsieur Guerin a eu le même
„ bonheur. Dieu vous délivre , Monsei-
„ gneur , de semblable fléau. Il y a trois mois
„ que la peste est à Marseille , & cela ne
„ finit pas. Hélas ! que n'ai-je pas vû , &
„ que n'ai je pas eu à souffrir pendant ce
„ temps-là ? J'ai vû & senti pendant huit
„ jours deux cens morts pourrissans autour
„ de ma maison , & sous mes fenêtres. J'ai
„ été obligé de marcher dans les rûës , tou-
„ tes sans exception bordées des deux cô-
„ tez de cadavres à demi pourris , & ron-
„ gez par les chiens , & le milieu plein de
„ hardes de pestiférez & d'ordures , à ne
„ savoir où mettre le pied. Une éponge
„ trempée dans le vinaigre sous le nez , ma
„ foutanne retrouffée sous le bras & bien
„ haut , il me falloit traverser ces cadavres
„ infectez , pour démêler parmi eux , con-
„ fesser & consoler des moribonds jettez
„ hors de leurs maisons , & placez parmi les
„ morts sur des matelats. Les monceaux
„ de chiens & de chats tuez & pourrissans
„ augmentoient l'horreur du spectacle &
„ l'insupportable puanteur. Ah , Monsei-
„ gneur , que de momens d'amertume & de
„ désolation n'a-t-on pas à souffrir , & qu'il
„ est fâcheux de se trouver dans une situa-
„ tion pareille ! Aujourd'hui , quoique le
„ mal soit grand encore , nous respirons ;
„ il y a de la diminution , & il commence
„ enfin à y avoir de l'ordre , depuis que
„ Montieur de Langeron commande. Je vas
„ par-tout sans trouver de morts dans les
„ rûës , & depuis plusieurs jours je n'ai con-
„ fessé aucuns pestiférez. Il y a bien de la
„ puanteur & des légions de pauvres , mais

„ ce n'est rien en comparaison du passé. Je ne
 „ fais, Monseigneur, ce qu'on m'a fait faire
 „ à Notre Dame de la Garde : mais je n'y
 „ ai fait autre chose que d'y aller dire la
 „ messe, en priant la sainte Vierge à cha-
 „ que station & confessant en allant & ve-
 „ nant de pauvres pestiférés que je trou-
 „ vois sur le chemin. Je suis quasi sans con-
 „ fesseurs. Les personnes accusées de mo-
 „ rale relâchée, sans obligation aucune,
 „ ont fait des prodiges de zèle & de cha-
 „ rité, & ont donné leurs vies pour leurs
 „ frères. Tous les Jésuites sont morts, à
 „ la réserve de trois ou quatre. Il en est venu
 „ de bien loin se livrer volontairement à
 „ la mort. Nos Rigoristes trouvent cette
 „ morale abominable. Trente-trois capucins
 „ sont morts. Il y en a encore une douzaine
 „ de malades, & cela n'empêche pas qu'il
 „ ne m'en vienne souvent de nouveaux,
 „ dont le sort est envié par tous les autres
 „ qui demandent à venir. Il y a eu 20 Ré-
 „ colets & autant d'Observantins morts
 „ au service des malades, plusieurs Carmes
 „ déchauffez, Minimes, & quelques grands
 „ Carmes. Je ne parle pas de mes chers ec-
 „ clésiastiques, qui se sont sacrifiés. Je me
 „ regarde comme un général qui a perdu
 „ l'élite de ses troupes, & est abandonné
 „ du reste.

„ Vous demandez, Monseigneur, ce
 „ qu'ont fait les Appellans & partisans pré-
 „ tendus de la morale sévère ? Suivant leurs
 „ rigoureuses maximes, ils ont cherché leur
 „ sûreté dans la fuite, sans que les obli-
 „ gations attachées à leurs bénéfices à char-
 „ ges d'ames leur aient causé le moindre

„ scrupule. Ordres, mandemens, monitions
„ canoniques, menaces de privation de bé-
„ néfices, rien n'a été capable d'en faire
„ revenir un seul. Accoûtumez depuis peu
„ d'années à méconnoître la voix du pas-
„ teur & son autorité, & à être soutenus
„ & protégés dans leur soulèvement ils ne
„ commenceront pas à obéir, lorsque la
„ peste peut être le fruit de leur obéif-
„ sance. En effet j'ai été forcé de déclarer
„ les bénéfices de toute la collégiale de
„ S. Martin vacans, & je les ai remplis
„ aujourd'hui. J'en ferai autant à l'égard des
„ fuyans des Accoules. Mais que dire de la
„ bonne foi des Peres de l'Oratoire, qui pu-
„ blient à Paris, à ce que Monseigneur le car-
„ dinal de Mailly m'a fait l'honneur de m'é-
„ crire, qu'ils m'ont demandé permission
„ de confesser, que je la leur ai refusée, &
„ que sur mon refus ils se sont livrez à
„ aller dans les maisons pour avoir soin
„ des malades, & ont fait de grandes au-
„ mônes? Jamais fable plus complete, n'y
„ ayant à tout cela pas le moindre fonde-
„ ment. Avant la peste je n'entendois par-
„ ler que des rodomontades des Peres de
„ l'Oratoire, que de la qualité de curé chi-
„ mérique de St. Canat, cure qui ne fut
„ jamais, & qui faisoit que le P. Gautier
„ confessoit sans scrupule. Jamais aucun
„ d'eux ne m'a demandé ni par parole, ni
„ par écrit, ni par lui-même, ni par au-
„ trui, ni directement ni indirectement de
„ confesser. Leur interdit est un prétexte
„ qui n'eût pas arrêté leur zele, s'il eût
„ été bien ardent, ils n'avoient qu'à par-
„ courir les rûes, à chaque pas ils eussent

trouvé des moribonds dans le cas de nécessité, auquel il est permis à tout prêtre d'absoudre : mais telles confessions ne sont pas recherchées. J'ai parcouru toutes les rûes, les plus petites comme les plus grandes, les plus infectées comme celles qui l'étoient le moins ; j'ai été dans tous les quartiers, j'ai plusieurs fois passé dans le leur, & devant la porte de leur college, jamais je n'en ai rencontré aucun. Je ne m'étois pas avisé de m'informer de leurs démarches ; j'avois des occupations plus tristes & plus nécessaires ; je croyois même que la bourse commune auroit été employée à soutenir dans le parti la réputation de sainteté du P. Gautier, & je croyois, non les visites de malades, mais quelques aumônes. J'en ai demandé des nouvelles à notre premier échevin qui m'a répondu n'avoir entendu parler à l'hôtel-de-ville que de la prudence des Peres de l'Oratoire à s'enfermer & se garantir de la peste. Il est vrai que le P. Gautier en est mort, & quelques autres Peres avec lui ; mais en voici la raison. M. Estays, chanoine des Accoules, autrefois Oratorien, fut frappé, non pour avoir porté le viatique, comme on le dit, mais pour avoir confessé une seule personne, en quoi il est plus louable, que ses confreres Surlés & Bourgavel, Appellans comme lui, qui ont refusé de confesser même leurs pénitentes affidées. Estays voulut faire son testament & donner son bien à l'Oratoire. Le P. Gautier qui le voyoit souvent, & qui peut bien l'avoir confessé, reçut le

„ testament faite de notaire. Dès qu'Estays
 „ fut devant Dieu pour lui rendre compte
 „ de son appel, le P. Gautier fit porter
 „ les effets du mort dans son college. La
 „ peste étoit apparemment cachée dans quel-
 „ que coffre; elle trompa la vigilance du
 „ portier; elle entra dans la maison, &
 „ emporta plusieurs de ces Peres. Je dois
 „ vous dire, Monseigneur, que j'envoyai
 „ visiter Estays mourant, & l'exhorter à
 „ la révocation de son appel, m'offrant d'al-
 „ ler le voir, si ma présence pouvoit pro-
 „ curer cet effet & lui être de quelque con-
 „ solation. Il répondit poliment à mon com-
 „ pliment; il s'étendit sur mes louanges,
 „ il exagéra la peine qu'il avoit eu à ap-
 „ peller à cause de moi, & dit, qu'il ne
 „ croyoit la constitution ni bonne ni mau-
 „ vaïse, & qu'il attendoit que tous les évê-
 „ ques l'eussent unanimement reçue pour
 „ s'y soumettre; mais s'il vouloit attendre
 „ ce tems-là pour mourir, sa volonté fut
 „ inutile.
 Je suis, &c.

Lettre à l'auteur du Journal.

Paris, Le 5 Juillet 1789.

* 1 Fév. 1789, P. 161. *Vous avez donné dans un de vos Jour-
 naux* *, un extrait fort étendu de la
*relation que M. J. Thayer autrefois minis-
 tre protestant à Boston a publié de sa con-
 version à la religion catholique, faite solem-
 nellement à Rome le 25 de Mai 1783. Je
 crois, monsieur, qu'il seroit à propos que vous
 voulussiez aussi faire part au public des efforts*

que les coryphées de la secte qui déchire si cruellement le sein de l'Eglise, ont faits quoiqu'infructueusement pour attirer M. Thayer dans leur parti. Vous en trouverez la preuve dans le morceau suivant, qui devoit faire partie de la même relation, & que l'auteur a supprimé, d'après les conseils sans doute trop timides de quelques-uns de ses amis. Voici ce morceau, que je tiens d'une personne à qui M. Thayer lui même l'avoit communiqué.

» Il ne fera peut-être pas inutile d'ajouter ici en peu de mots, que l'on a essayé de m'engager dans de nouvelles erreurs, & de déclarer mes sentimens à cet égard. Revenu à Paris dans l'espérance d'y trouver plus aisément les moyens de repasser à Boston, je fus accueilli avec bonté par plusieurs personnes, qui prenoient intérêt à ma conversion : les uns vinrent me voir, d'autres m'inviterent d'aller chez eux. De ce nombre quelques-uns étoient attachés au *jansénisme* & fort accrédités dans le parti. Je les reçus honnêtement sans les connoître, j'allai même plusieurs fois manger chez eux. Ils me témoignèrent beaucoup de bonté, ils me firent même des offres de services. Je ne connus leurs sentimens particuliers, & je ne m'apperçus des vues qu'ils avoient sur moi que dans la fuite, lorsqu'ils commencerent à me faire des ouvertures à ce sujet. Voici en substance les propos qu'ils me tinrent : que Dieu m'ayant éclairé, m'avoit sans doute mis dans la bonne voie, qu'au moins il vouloit que j'y entraffe : que j'ignorois peut-être qu'en France il y a différens partis sur certaines matieres de

„ la religion, & qu'il étoit à propos de me
 „ faire connoître la vérité. Je leur répon-
 „ dis, que je n'ignorois pas qu'il y a ici
 „ des *jansénistes*, que l'Eglise a condamné
 „ cinq propositions extraites du livre de
 „ *Jansenius*, qu'elle a également condamnée
 „ cent-une propositions du P. *Quesnel*, que
 „ les principes qui m'ont fait abjurer le
 „ *protestantisme*, me décidoient aussi à con-
 „ damner le *jansénisme* & le *quesnellisme*,
 „ puisque c'est la même autorité qui a pro-
 „ noncé sur l'une & l'autre erreur. Ils se mi-
 „ rent à me débiter sur l'autorité de l'Eglise,
 „ sur la forme & les conditions d'un juge-
 „ ment *dogmatique* des maximes tout-à-fait
 „ opposées à mes principes. Je répliquai,
 „ que supposant vrai tout ce qu'ils me di-
 „ soient, ce n'étoit pas la peine que je
 „ changeasse de religion; que les *protestans*
 „ s'accommoderoient bien de leurs maxi-
 „ mes, & que si je venois à les adopter,
 „ ce ne seroit pas pour me faire *janséniste*
 „ mais pour redevenir *protestant*. J'ajoutai
 „ que je n'étois pas sorti d'une erreur, pour
 „ retomber dans une autre, qu'après avoir
 „ abandonné toutes les propositions de ma
 „ secte, je serois bien sot de me damner
 „ pour cinq propositions, qui au fond se
 „ retrouvent dans celles que j'ai abjurées. „
 „ Il est bien étrange, que des gens qui
 „ passent pour éclairés, ne voient pas la
 „ conformité qu'il y a entre les deux er-
 „ reurs; ou s'ils connoissent cette confor-
 „ mité, il est encore plus étrange qu'en
 „ faisant profession de condamner l'une, ils
 „ s'obstinent à soutenir l'autre, contre l'au-
 „ torité de l'Eglise, qui est la *Colonne* &

„ *la base de la vérité*, au mépris de la voix
 „ des pasteurs unis à leur chef, de qui Jésus-
 „ Christ a dit : *Qui vous écoute, m'écoute*,
 „ avec qui il a promis d'être tous les jours
 „ jusqu'à la consommation des siècles. „

Je souhaite que l'exemple de la vertueuse résistance de M. Thayer ainsi que ses victorieux raisonnemens, affermissent l'esprit de ceux qui sont ou trop peu instruits ou trop peu défiants pour se garantir des artifices de la séduction : car la secte gagne à vue d'œil, sur-tout dans les maisons religieuses. Et cela par deux moyens qui n'ont que trop de succès. 1°. Par la communication avec des maisons déjà infectées, dont les émissaires ne tardent pas à transplanter la zizanie dans la partie du champ du Seigneur qui porte encore du bon grain. Je connois plusieurs monasteres qui en peu de tems ont changé de face par ce moyen. 2°. Par les professeurs. C'est à eux sur-tout que le parti s'attache. Si celui qui occupe cette place est orthodoxe, on tâche de le gagner. S'il tient ferme, on cherche à le faire déposer. S'il est dans la maison quelque religieux d'une doctrine équivoque ou d'un caractère foible & facile à tourner, on parvient à le faire nommer à force d'éloges adroitement répandus, par des recommandations, par quelques pieces qu'on lui fournira pour lui donner de la réputation. Dès que le professeur est dans les intérêts du parti, dans peu de tems toute la maison le fera. La jeunesse d'abord corrompue, présentera des instrumens actifs & multipliés pour propager la corruption, le sen-

des passions, la fougue de l'âge l'affermiront dans des principes qui mettent la conscience à l'aise par le mépris des décisions de l'Eglise, mépris qui en suppose & en produit beaucoup d'autres. Dans l'espace de quelques années il ne restera plus que quelques vieillards solidement catholiques, & dont la foi & la régularité seront assez consolidées pour mourir bons religieux. Dans l'intervalle de 10 à 15 ans j'ai vu un grand nombre de florissantes abbayes, où la vertu & la pureté de la foi sembloient avoir pris la plus ferme consistence, entièrement dénaturées & dégradées par ces deux moyens de séduction. Par le second sur-tout, qui fait des ravages incroyables, quelquefois sans que le chef de la maison, homme catholique & à bonnes intentions, s'en apperçoive ou sans qu'il en prenne de l'inquiétude, jusqu'à ce que le mal soit parvenu à n'être plus susceptible de remède. — Diverses réflexions sur cette importante matière, 1 Octob. 1788, p. 184. — Moyen employé dans les maisons infectées pour gagner les prêtres séculiers, *ibid.* p. 185. — Caractère propre de la secte jansenienne, ses artifices & ses manœuvres *ibid.* p. 171 & suiv. — Etat général des maisons religieuses, tant des abbayes que des ordres mendiants où l'esprit de la secte s'est introduit, *ibid.* p. 184, 185, 186. — Cabarets à clocher, 1 Octob. 1786, p. 238. — Nécessité de connoître les partisans de cette secte, 15 Juillet 1789, p. 386. — Esprit de son opposition aux décrets de l'Eglise, *ibid.* p. 387. — Chute dans l'athéisme, *ibid.* p. 387, 388.

NOUVELLES



NOUVELLES POLITIQUES.

TURQUIE.

CONSTANTINOPLE (*le 10 Juin*). D'après les divers changemens qui avoient suivi la mort du sultan Abdul-Hamed, on avoit bien prévu que le grand-visir étoit devenu fort chancelant dans son poste, & que sa perte ne pouvoit être éloignée : mais, vu que la campagne étoit déjà ouverte par les ennemis, on s'étoit imaginé que le nouveau sultan vouloit différer la disgrâce de ce ministre jusqu'à une époque plus favorable pour l'empire. Tout le monde a été trompé à cet égard, & les malheurs arrivés à différens corps Ottomans, sur la rive gauche du Danube, où comme on l'assure ici, les Russes ont remporté des avantages considérables, ont hâté le changement dans le ministère. S. H. vient donc de donner ses ordres pour que la dignité de grand-visir soit ôtée sur le champ à celui qui en a été revêtu depuis 3 ans, & elle l'a conférée à Isaac-Bacha, à qui personne n'auroit pensé, attendu qu'il n'avoit été que commandant de Widdin, après avoir fait quelques campagnes dans la dernière guerre. Le nouveau grand-visir nous est représenté comme un officier intelligent, mais dans le fond ennemi secret de son prédécesseur. Lorsqu'on considère que

ce dernier a été le principal & le plus ardent moteur de la présente guerre ; qu'il en commença les préparatifs dès les premiers jours qu'il parvint à cette éminente dignité ; qu'il suivit ce système guerrier avec toute la confiance imaginable ; qu'il employa non-seulement tout son crédit , & celui de son ami le capitán-bacha , mais même la finesse , & la ruse pour y déterminer son ancien maître , d'un caractère d'ailleurs très-pacifique ; que pour parvenir à son but il présenta au divan des mémoires prétendus secrets de l'état des forces de la Russie & de la maison d'Autriche , on devoit se persuader , que le système du ministre disgracié n'est pas du goût de Selim III , & que celui-ci veut la paix. C'est ce qui est néanmoins contredit par tous les avis , qui , à tout ce qu'on a rapporté précédemment de son ardeur pour la guerre , ajoutent que les ministres de France & d'Espagne ayant fait de nouveaux efforts pour faire goûter à la sublime-Porte un plan de conciliation , avoient de nouveau échoué dans leurs tentatives.

La Porte a fait venir un général tartare qu'elle enverra dans le Cuban & en Georgie pour y diriger les opérations. On nous mande que le prince de cette dernière province a abandonné le parti de la Russie , & vient de renouveler ses anciennes liaisons avec les Turcs. — Le bruit court depuis quelques jours , que la Porte a demandé une réponse cathégorique au ministre de Naples touchant la cession que son maître devoit avoir faite de quelques frégates à la Russie , & vu l'extrême mécontentement que cette

démarche a donné à sa hauteur, l'on n'a pas tort de croire qu'elle prétend en avoir raison.

ALGER (*le 1 Juillet*). Nous apprenons de Tanger que les troupes du roi de Maroc ont remporté, dans la province de Teinfina, une victoire signalée sur les Arabes, & qu'il en a été envoyé 600 têtes à Alger. Plusieurs décharges de canons y ont annoncé cette victoire aux habitans.

Il est arrivé ici un capigi-bachi de Constantinople, porteur d'un firman qui élève le dey à la dignité de bacha à trois queues, & lui donne le titre de premier bacha de Barbarie. Le grand-seigneur lui a envoyé deux livres de l'Alcoran garnis de pierres précieuses, un sabre tel que le porte sa hauteur, & quelques filles d'une rare beauté. Le sultan demande en reconnoissance quelques vaisseaux & environ deux mille bourfes. Ce bacha avoit fait les mêmes propositions, à Tunis, mais il paroît qu'on ne l'y a pas écouté favorablement; on croit qu'ici il obtiendra tout ce qu'il demande.

P O L O G N E.

VARSOVIE (*le 10 Juillet*). M. Potocki, staroste de Sczyrzec, nommé ministre du roi & de la république auprès de la Porte, partira le 15 de ce mois pour sa destination. Pour éviter les Russes & les Autrichiens, il prendra sa route par la Prusse, l'Allemagne, la Suisse & Venise.

On veut faire une loi, à l'ouverture prochaine des séances, qui établira qu'aucun nonce, sans une nécessité absolue, ne pourra s'éloigner du lieu des délibérations. Outre

le don-gratuit, que les habitans de cette ville, ont accordé pour l'augmentation de l'armée, ils ont encore offert de fournir à un régiment les uniformes & les armes; de façon, par exemple, que les marchands de draps donneront le drap, les tailleurs feront les uniformes, &c.

Dans la nuit du 2 au 3, le prince Poiniski s'est échappé de la maison, où il étoit gardé. Il devoit son évation principalement à l'amour ingénieux d'un de ses fils. Ce jeune homme, digne sans doute d'un meilleur pere, avoit loué un appartement dans une maison voisine de celle qui servoit de prison au prince; & comme il ne s'étoit point donné à connoître, on n'en avoit conçu aucun soupçon. Il vint donc à bout de pratiquer dans un mur mitoyen qui communiquoit à la chambre de son pere, un trou assez grand, pour pouvoir y pénétrer. Il n'eut pas de peine à décider le prince à en profiter; mais afin de tromper l'officier à la garde duquel il étoit confié, & gagner du tems, il mit dans son lit une figure préparée exprès, enveloppée parfaitement dans les draps, & la tête couverte de son bonnet de nuit. Effectivement l'on ne s'aperçut de son évation que fort tard; cependant il ne put faire assez de diligence pour arriver à tems en lieu de sûreté. On avoit promis une récompense de 1000 ducats à celui qui le découvroit; & d'ailleurs il étoit haï généralement, il n'en falloit pas d'avantage pour se piquer d'émulation; il fut repris sur les frontieres de la Prusse, & ramené dans la capitale.

Nous venons de recevoir l'avis certain que le Prince Potemkin est en marche pour Oczakow d'un côté, tandis que les Turcs s'en approche de l'autre. Un gros corps du prince Repnin a pris la même route.

S U E D E.

STOCKHOLM (*le 9 Juillet*). Le 30 du mois dernier nous avons appris que les Russes se font rendus maîtres du fort St-Michel. L'ennemi avoit d'abord été repouffé, mais des secours, arrivés de Wilmanstrand, le mirent en état de revenir à la charge & d'emporter ce fort après une canonnade de 12 heures. Le colonel Stedingk trouva moyen, avec son petit corps, de tenir les Russes en échec jusqu'à ce que tous les fourrages & munitions fussent retirés de nos magasins & mis en lieu de sûreté; dès lors, il se retira, avec son monde & sans perte, au delà de Fokas, où il prit un poste avantageux, en attendant des renforts de Pumala, de Sulkawa & de Randalfami, qui devoient porter son corps à 3 à 4000 hommes, & le mettre en état de faire tête à l'ennemi. Le général Russe blessé dans la première affaire près de St.-Michel, s'appelle Berch. Il se confirme que le général Sprengporten a aussi été blessé & transporté à Wilmanstrand.

Le 2 de ce mois un exprès nous apporte l'agréable nouvelle de la défaite d'un corps Russe de 3600 hommes à Uddemalm à 2 lieues de Davidstadt. L'aile gauche de notre armée ayant passé la frontière à Varela, l'avant-garde sous les ordres du lieutenant-gé-

néral de Platen a attaqué les Russes, qui avoient leur camp à Uddemalm. On s'est très-bien battu de part & d'autre; mais enfin (quoique nous n'eussions que 2100 hommes) nous avons eu l'avantage de repousser l'ennemi; & nos troupes ont établi leur camp sur le champ de bataille. Le régiment de Westmanie a le plus souffert: il a eu un officier de tué & deux de blessés. Au reste notre perte n'est que de 120 hommes, y compris les blessés; mais les ennemis ont perdu au moins le double. Le roi s'est trouvé comme volontaire à l'action, animant ses troupes par son exemple. Aussi l'on assure, qu'il n'est pas possible de s'imaginer la bravoure & la hardiesse, avec laquelle les ennemis ont été attaqués. La bayonnette a cette fois-ci, comme à toutes les affaires précédentes, mis l'ennemi en déroute. On reconnoît par là l'ancienne méthode de combattre. Le major Paulman, qui a tourné l'ennemi très-habilement avec un bataillon du régiment de Strömfeldt, a beaucoup contribué à la victoire. Aussi le roi lui a donné sur le champ le brevet de lieutenant-colonel. Au départ du courrier, les ordres étoient donnés, pour marcher encore à l'ennemi, après 8 heures de repos. On écrit que le roi se rendra droit à Wilmanstrand. Le corps de l'armée devoit camper le même soir du 28 Juin à Uddemalm. L'on ajoute, que le général comte de Meyerfeldt devoit attaquer le lendemain, avec l'aile droite de l'armée, le corps des Russes à Pyttis, & que le comte d'Ehrensward devoit débarquer de la flottille, qu'il commande, un corps-d'armée de 5 mille

hommes entre Högforp & Frederichsham , pour attaquer le même jour un corps Russe près de cette dernière ville. Enfin les arrangements sont pris de manière à faire espérer , que nous recevrons souvent des nouvelles agréables , vu les différentes attaques , que l'on se propose de faire vers le même tems. Tout annonce que cette campagne sera meurtrière autant que la précédente a été paisible. Dieu veuille conserver les jours de notre grand roi , qui s'expose chaque moment , autant qu'il conviendrait de faire au moindre de ses officiers ! Aussi-tôt que l'affaire du 28 Juin fut finie , le roi écrivit à son fils , une lettre dont voici les termes :

J'ai eu deux de vos lettres , mon cher fils , dont je vous remercie ; & je n'ai pas voulu vous répondre , avant que de pouvoir vous dire , que nous avons vu l'ennemi. Je vous embrasse , mon cher fils , bien tendrement , pour vous féliciter de ce que vos compatriotes ont soutenu leur ancienne réputation de valeur. Les troupes de l'ennemi se sont bien battues , mais les nôtres encore mieux. Cela doit vous encourager à travailler pour vous rendre digne d'être le chef d'un peuple aussi généreux que brave. Je me porte fort bien , & je suis toujours votre tendre pere , (Signé) Gustave.

Sur le champ d'Uddemalm ce 28 Juin 1789.

Deux autres nouvelles intéressantes , que nous apprenons , est l'une la sortie de notre flotte de Carlsrona , l'autre la neutralité complète & entière du Danemarck , qui vient d'être déclarée.

D A N E M A R C K.

COPPENHAGUE (*le 11 Juillet*). Il est enfin décidé que nous demeurerons parfaitement neutres. La situation de notre cour étoit des plus délicates ; vu ses engagements avec la Russie , & les dangers qu'elle courroit en les remplissant. Elle prit donc le seul parti sage qui lui restoit ; c'étoit de communiquer l'état des choses au cabinet de Pétersbourg , de tâcher d'en obtenir la permission de rester neutre , & en attendant , comme l'armistice étoit près de son terme , de le renouveler pour un mois. Ce courier si attendu n'arriva qu'à la fin de Juin ; & cette lenteur commençoit à inspirer des soupçons aux trois cours ; la sortie de la flotte Danoïse avec l'escadre Russe les augmenta ; & quelques jours depuis l'arrivée du courier s'étant passés , sans avoir de réponse , les ministres de Londres , de Berlin & de la Haye , rompirent encore une fois le silence , & demanderent raison de celui du ministère Danois , par la lettre suivante qu'ils écrivirent au comte de Bernstorff , en date du 6 de ce mois.

„ Monsieur , dans le mois d'Avril dernier , nous nous sommes adressés au nom de nos souverains , à votre excellence , pour engager par des représentations amicales sa majesté le roi de Danemarck à garder dans les troubles actuels du Nord , la neutralité la plus complète & la plus scrupuleuse , & par là prévenir l'extension des hostilités qui seroient un obstacle au rétablissement d'une paix solide & durable. Votre excellence répondit pour lors au nom du roi : que S. M. ne pouvoit donner une réponse définitive , avant de s'être concertée à ce sujet , avec S. M. l'Impératrice

son alliée, & qu'à cette fin il avoit été dépêché aussitôt un courier à Pétersbourg. Ce courier étant maintenant de retour, nous prenons la liberté de nous adresser de nouveau à votre excellence, & de la prier de nous communiquer les résolutions ultérieures de sa cour. Nous avons la confiance de croire, qu'elles seront conformes aux desirs de nos souverains, & que votre excellence va nous assurer de la part de S. M. le roi de Danemarck, une neutralité, aussi complète qu'il la souhaite.

Elliot. Armin. Van der Goes.

Trois jours après ces messieurs reçurent la réponse satisfaisante dont voici la teneur.

„ Le roi mon maître qui demeure constamment fidele à ses engagements & à son amour pour la paix, aussi bien qu'à ses vœux sinceres pour le bien général, n'a pu se permettre de laisser sans accomplissement les stipulations expresses d'un traité d'alliance défensive qui le lie, avant d'en avoir reçu le consentement de la puissance qui avoit le droit incontestable de les réclamer. S. M. a donc dû se concerter avec la Russie, sur les ouvertures que les ministres des rois de la Grande-Bretagne & de Prusse, & des états généraux des Provinces-Unies accrédités auprès de sa personne, lui ont faites au nom de leurs souverains, pour que Sa dite Majesté se déterminât à observer la neutralité la plus parfaite & la plus illimitée, tant sur mer que sur terre, dans la guerre actuelle qui trouble si malheureusement le repos du Nord. Cette neutralité n'étoit au reste nullement blessée par la concession de quelques forces auxiliaires requises par un traité qui n'avoit d'autre but qu'une défense réciproque. Cependant S. M. a été charmée de trouver dans l'amitié & la modération de l'impératrice de Russie quelque condescendance & des facilités à entrer dans des vues plus pacifiques, & afin de seconder d'autant plus les démarches des trois cours alliées pour le rétablissement général de la paix, elle a laissé à la dis-

position du roi, d'observer pendant la durée des présens troubles du Nord, une neutralité aussi étendue que ces puissances l'ont demandée. Mais S. M. espere & attend aussi de son côté que les trois puissances susdites, par un juste retour des mêmes principes & des mêmes sentimens, observeront & maintiendront elles-mêmes une neutralité également absolue & illimitée dans ce qui concerne les affaires du Nord, comme étant le moyen le plus assuré de hâter le succès de leurs démarches pour le rétablissement d'une paix qui est le seul & unique objet des vœux.

„ Le souffigné a l'honneur de communiquer cette déclaration du roi son maître, aux trois ministres des cours alliées en réponse à leur note commune du 6 de ce mois, & il les prie de la faire passer immédiatement à leurs souverains respectifs. „

Copenhague, le 9 Juillet 1789.

On ne fera pas étonné de la condescendance qu'a montrée dans cette occasion la cour de Russie, si l'on fait réflexion qu'elle ne pouvoit qu'augmenter infiniment ses embarras par une conduite contraire. Pour profiter des foibles secours du Danemarck, il lui eût fallu combattre les armes de la Prusse, de l'Angleterre & de la Hollande, qui certainement n'auroient pas manqué de se déclarer; au lieu qu'en sacrifiant le peu de vaisseaux & de troupes de terre que lui auroit fourni le Danemarck, elle n'a plus à craindre aucune diversion de la part de ces puissances. Certainement il n'y avoit pas à balancer dans le choix; la saine politique le conseilloit; & l'on auroit tort d'en tirer des conjectures favorables à la conclusion prochaine de la paix.

I T A L I E.

ROME (*le 9 Juillet*). La fête des saints apôtres, Pierre & Paul a été célébrée ici avec la pompe ordinaire. Lundi, après avoir chanté la messe, sa fainteté s'étant fait porter à la grande porte du Vatican, où se trouvoient assemblés tous les cardinaux, les prélats & une foule immense de peuple, M. Barberi, en sa qualité de procureur-fiscal de la chambre apostolique, lut, à haute voix, la protestation solennelle contre le refus que fait la cour de Naples de présenter la haquenée. Cette protestation fut confirmée par le St. Pere. Le 30 du mois dernier, sa fainteté a quitté le Vatican pour aller passer, comme de coutume, le reste de la saison au Quirinal.

M. Antoine Torini est de retour d'Espagne, où il avoit été chargé de porter la barette aux deux nouveaux cardinaux de cette cour. Sa Majesté lui a fait remettre 600 écus pour le défrayer du voyage; il en a reçu 300 des deux cardinaux & plusieurs riches présens.

On a volé ici quantité de papiers dans les archives de la secrétairerie d'état, qui ont été vendus à vil prix dans plusieurs boutiques. Au moyen des perquisitions qu'on a faites, on en a retrouvé plusieurs, entr'autres une lettre écrite depuis peu par le roi de France au pape, qui contenoit des affaires très-importantes. Malgré cela, la perte fera grande, & l'on est aux poursuites des coupables.

NAPLES (*le 7 Juillet*). Le 3, a été lan-

cée à l'eau, en présence du roi & de toute la cour, une frégate de 40 canons qui fut nommée la Sirene. — Le même jour, l'escadre Espagnole, qui a mouillé ici depuis quelque tems, leva l'ancre & fit voile pour les côtes d'Afrique d'où elle passera à Toulon & retournera ensuite, à ce qu'on dit, dans les ports d'Espagne. Le général Texada qui la commande a reçu du roi, en présent, une superbe tabatiere garnie de brillans & enrichie du portrait de Sa Majesté. La suite nous apprendra peut-être quel est précisément le motif qui a amené cette escadre dans notre port. Ce qu'on disserte jusqu'ici sur cet objet, n'a point encore assez de confiance pour être adopté par des gens circonspects.

A N G L E T E R R E.

LONDRES (*le 19 Juillet*). Le séjour de la campagne dans une situation riante & l'usage des bains de mer ayant été jugés fort propres pour l'état présent de la santé du roi, Sa Maj. en jouit depuis une quinzaine de jours. Leurs Majestés partirent de Windsor le 25 Juin au matin, accompagnées des trois princesses, leurs filles aînées, pour Lyndhurst, où elles arriverent le même jour après midi à la loge, qu'y a le duc de Gloucester, en qualité de garde de la forêt : elles y ont séjourné jusqu'au 30 Juin, qu'elles se font rendues à Weymouth, où elles ont également pris leur logement à la maison, qui y appartient au duc de Gloucester. Le 7 Juillet, le roi y a fait pour la première fois usage du bain de mer ; remede, dont

use également sa troisieme fille, la princesse Elisabeth, dont la fanté a donné de tems en tems des inquiétudes. Au reste, L. M. prennent fréquemment le divertissement de la promenade dans les environs, le Comté de Dorset, où la ville de Weymouth est située, offrant pour la vue tous les agrémens & pour la salubrité tous les avantages, qu'on puisse desirer : de tems en tems elles rendent visite aux gentilshommes, qui y ont des châteaux ou des terres ; & en général l'on procure au roi tous les plaisirs, que lui permet son goût actuel pour la retraite & son aversion pour la pompe bruyante d'une cour ou pour la fatigue cuisante des soins journaliers du gouvernement. Cependant l'on voit avec peine l'espece d'éloignement, qui continue de se manifester dans la famille royale, & dont, outre les suites du duel entre le duc d'York & le lieutenant-colonel Lenox, l'on rapporte assez publiquement des incidens peu agréables. Aucun des trois princes, fils du roi, qui sont actuellement en âge, n'a accompagné leurs augustes parens. Le duc de Clarence, qui depuis son retour de la mer est intimement lié avec le prince de Galles & le duc d'York, a fait un voyage à Portsmouth, pour assister au licenciement de l'équipage de la frégate, l'Andromede, qu'il a commandée. Le duc d'York a été attaqué de la rougeole ; mais il s'en trouve présentement rétabli.

Samedi, 27 Juin, au soir, le marquis de la Luzerne, ambassadeur de France, reçut un exprès de sa cour avec des dépêches, en conséquence desquelles ce ministre ex-

pédia une lettre à M. Pitt , qui s'étoit retiré pour quelques jours à la campagne à Wimbledon , pour le prier de lui accorder une conférence : elle eut lieu le lundi suivant ; & l'on apprit bientôt , que le gouvernement François avoit fait demander au nôtre la permission d'exporter une certaine quantité de farine. Le premier ministre assura M. de la Luzerne , que l'administration feroit tout ce qui étoit possible , pour se prêter à la réquisition , pour peu que les besoins de l'Angleterre même ne s'y opposeroient point. Il n'en fut pas question néanmoins en parlement , jusqu'à ce que dans la séance des communes du 6 Juillet M. Pulteney demanda au ministre ce qui en étoit du bruit , qui s'étoit répandu , que la cour de Versailles avoit désiré l'extraction de 20 mille sacs de farine , pour subvenir à la disette en France. M. Pitt en convint : il ajouta , „ que les „ ministres avoient fait en conséquence des „ recherches , pour s'assurer que la permission pouvoit être accordée par le parlement , auquel ils avoient résolu de s'adresser dans ce cas ; que jusqu'à présent „ ils n'avoient pu fixer leur jugement ; qu'il „ craignoit pourtant , qu'il ne résultât de „ cette exportation de l'inconvénient pour „ l'Angleterre , moins à cause de la quantité de 20 mille sacs de farine , qui étoit „ peu considérable , qu'eu égard à l'influence , que cette exportation connue auroit „ d'abord sur les prix du marché „ Mrs. Wilberforce , Pyc , Wyndham , sire Grey Cooper & d'autres recommanderent la générosité la plus libérale envers des voisins , qui se trou-

voient dans la nécessité. Il y en eut qui croyoient, qu'on auroit dû accorder la permission, sans porter préalablement l'affaire en parlement. M. Newnham, Alderman de Londres, fut d'un avis diamétralement opposé : il dit, „ que l'Angleterre elle-même „ n'étoit que médiocrement pourvue de „ grains ; que la saison ne paroïssoit guere „ favorable pour la moisson prochaine ; que „ si celle-ci manquoit, nous serions expo- „ sés nous-mêmes à la disette „. L'on convint, que le premier-ministre remettroit le lendemain à la chambre le résultat des recherches, que le conseil-privé avoit faites sur l'approvisionnement du royaume ; ce qui ayant été effectivement fait dans la séance du 7 Juillet, il fut nommé un comité de 15 membres, parmi lesquels l'on remarque, d'un côté, Mrs. Pulteney & Wilberforce, d'autre part l'Alderman Newnham, qui, après une conférence de trois heures, donnerent pour avis, „ que, d'après une con- „ sidération comparative des prix du bled & „ de la farine aux marchés de France & à „ ceux d'Angleterre, il n'étoit pas à con- „ seiller de permettre l'exportation de 20 mille „ sacs de farine, demandée par la cour de „ Versailles „. Il a été envoyé, par M. Pitt „ des ordres dans tous les ports de l'Angle- „ terre, pour faire la visite des bâtimens qui en sortent, & pour empêcher le départ de ceux qui auroient à bord plus de bled ou de farine, qu'il ne leur en faut pour la consommation de l'équipage.

Dans toutes les séances tenues à Westminster-Hall, pour le procès de M. Haf-

tings, depuis qu'on en a repris l'instruction, les juges se sont presque toujours retirés une ou 2 fois chaque jour dans leur chambre, pour discuter les points de difficulté que les diverses motions du comité ont fait naître. On rapporte que le marquis de Townshend a dit à ce sujet : *La cour est toujours en marche & le procès est immobile.* — Les chambres reprenant les procédures contre M. Hastings pour la 55^{me}. journée. celui-ci supplia d'être écouté ; il déclara que sa situation étoit digne de compassion, qu'après de longues procédures, on n'avoit pas encore terminé la 10^{me}. partie des points d'accusation ; que s'il avoit pu prévoir la longueur des instructions, il se seroit déclaré d'abord coupable pour subir la peine d'une amende qu'on auroit pu lui infliger ; que sa santé étoit fort altérée, & qu'il supplioit le tribunal d'accélérer la conclusion du jugement, autant qu'il seroit possible, par les moyens que dicteroient sa sagesse & son équité, &c. Le chancelier assura M. Hastings qu'on auroit, à sa représentation, tous les égards compatibles avec les principes de la justice ; & les procédures furent suspendues jusqu'au premier mardi de la prochaine séance du parlement.

A L L E M A G N E.

VIENNE (le 16 Juillet). Comme l'empereur se porte depuis quelques jours beaucoup mieux, on compte le revoir bientôt dans cette capitale.

Le prince Poniatowsky lieutenant-colonel au service de l'empereur dans le régiment

ment des chevaux-légers de S. M. , est parti cette nuit pour Varsovie. Il a demandé la permission de quitter sa place , pour aller servir sa patrie , qui , à ce qu'on assure , l'a souhaité d'une manière fort honorable pour ce seigneur. En lui accordant son congé , l'empereur lui a marqué par un billet de sa main , *qu'il se souviendrait toujours avec plaisir du zèle & du courage , avec lesquels ce prince avoit servi dans ses armées.* L'exemple du prince Poniatowsky , a été suivi par quelques gentilhommes Polonois , qui étoient également au service de la maison d'Autriche. On assure que ce cas , arrivé en tems de guerre , donnera lieu à une ordonnance , par laquelle S. M. I. établira d'une manière irrévocable , que quelles que puissent être les instances des étrangers nés sujets d'une république , ils ne seront plus admis pour ce genre de service.

» Par ordre de S. M. I. toutes les feuilles périodiques , soit nationales soit étrangères , à l'exception du Diarium de Vienne & de la gazette de Brunn , ont été assujetties à un droit de timbre , à compter du 1^{er} de ce mois. Cette petite branche de finance , qui n'affecte que les novellistes & les curieux , rapportera , dit-on , 12000 fl. par an , dans toutes les provinces Allemandes. »

Berbir est enfin entre nos mains depuis le 9 de ce mois : ce jour , le feld-maréchal Laudon s'étant rendu dans la tranchée , pour y donner ses ordres , remarqua que les Turcs , postés dans la forêt voisine de la place , avoient décampé , & que la garnison les suivoit à grands pas , en enfilant la même

route : on tira d'abord sur les fuyards quelques volées de canons, mais ils purent s'y soustraire, en se jetant dans les bois. Plusieurs patrouilles envoyées à leur poursuite, ne purent les atteindre, tant ils faisoient de diligence. Dès lors on prit possession de la forteresse. Nous apprendrons par le bulletin prochain la quantité de canons, de munitions &c., qui s'y est trouvée. Mr. le feld-maréchal remarque que, vu l'état de la forteresse, les Turcs y auroient pu faire une plus longue résistance. Leur faite prouve qu'ils étoient bien convaincus que tous leurs efforts auroient été inutiles.

Les lettres du Bannat, en date du 29 Juin, portent que le feld-maréchal Had-dik est entièrement rétabli. Ces mêmes lettres nous apprennent que les Turcs occupent la rive du Danube depuis Schupanek jusqu'à Swinitza. Nos postes avancés se sont retirés jusqu'à Mehadia, après avoir abattu tout ce qui pouvoit servir de retraite à l'ennemi. Le 24, les Turcs au nombre de quelques mille s'avancerent jusqu'à Ogradin où ils taillèrent en pieces un officier & 24 soldats de notre corps-franc; après avoir pillé l'endroit, ils monterent le long du Danube, occuperent l'ancre de Veterani & arriverent, le 27, à Swinitza d'où nos postes avancés se retirèrent à cause de la supériorité des Turcs. Cette avant-garde de l'ennemi étoit de 6 à 8000 hommes. Le corps principal se tenoit encore au-dessous d'Orsova près de Czernetz. On le dit fort d'environ 20,000 hommes. Plusieurs bataillons & quelques divisions, aux ordres

du lieutenant-feld-maréchal prince de Waldeck & du général-major duc d'Urfel, ont été détachés pour défendre le poste de Mehadia. Au reste il paroît que les Turcs en veulent sur-tout à Uipalanka & à Moldava; ce qui le fait croire, c'est que tous les jours on voit de leurs officiers s'approcher le plus qu'ils peuvent pour en reconnoître les environs.

P A Y S - B A S.

BRUXELLES (le 19 Juillet). La grande procession du saint Sacrement de miracle a eu lieu ici aujourd'hui avec la solemnité accoutumée : l'édit de 1786 ayant défendu toute procession les jours de dimanche, il a fallu une permission spéciale du gouvernement, pour que celle-ci, fixée d'ancienneté au premier dimanche après le 13 Juillet, pût se faire. Le chapitre de Ste. Gudule ayant présenté une supplique pour cet objet, S. E. le ministre plénipotentiaire y a répondu „ que „ si la nation attachoit beaucoup de prix „ à de pareilles démonstrations de dévotion, il ne convenoit point de heurter l'opinion du public à cet égard „. On a inféré de cette réponse, que le *séminaire-général*, les écoles normales, le nouveau système sur le mariage, & toutes les innovations contre lesquelles l'*opinion du public* s'éleve d'une manière si persévérante, seront incessamment abolies. (a)

(a) La sagesse de la réponse de S. E. est prouvée encore par une lettre que je viens de

Une autre solemnité qui a occupé le public le 15 de ce mois, a été l'anniversaire de la consécration de S. Em. le cardinal archevêque de Malines. On fait que ç'a été anciennement la coutume de célébrer avec pompe le jour anniversaire de la consécration de l'évêque, & qu'il y a dans le Missel une très-belle *Messe*, relative à cet objet, où l'esprit & la dignité du sacerdoce

recevoir de Namur, en date du 25 Juillet, conçue en ces termes. „ On fait que pour se „ rapprocher davantage de la nudité du culte „ des protestans, il avoit été défendu, parmi „ cent autres choses, de porter les images des „ Saints dans les processions. C'est ce qui a failli „ d'occasionner le 20 de ce mois, une émeute „ à Namur. Sur l'avis de M. Huart, substitut „ procureur-général, on a dû remettre la veille „ dans sa place l'image de la Sainte Vierge, qui „ étoit exposée au milieu de l'Eglise pendant la „ solemnité qui se célèbre tous les ans dans ce „ tems-ci, & qui est terminée par une pro- „ cession générale. A peine la procession fut- „ elle sortie, qu'une fille par un prodige de „ force inconcevable, descendit seule la statue „ de la sainte Vierge; d'autres filles la reçurent & la replacerent sous son dais, & allerent „ rejoindre la procession chargées de ce pieux „ fardeau. Vite les soldats accoururent pour les „ arrêter, & leur tinrent les baïonnettes à l'estomac, & mirent en joue, criant qu'ils avoient „ ordre de tirer; mais leur zele leur fit mé- „ priser ces cris & ces appareils menaçans. „ Elles franchirent tous les obstacles & rejoignirent la procession, qui s'acheva ensuite sans „ tumulte. Pendant cette procession un grand „ nombre de filles se font relevées successivement pour avoir l'honneur de participer aux „ désagrémens & aux poursuites, que doit leur „ attirer ce zele. „

& du pontificat font exprimés avec une force & onction dignes des saintes Lettres, dont cette *Messe* est presqu'entièrement tirée (a). Elle fut chantée en musique, aux

(a) Ce beau & touchant morceau de la liturgie catholique avoit été imprimé quelques jours auparavant, avec des réflexions, pour l'instruction du peuple. On y avoit ajouté un passage intéressant sur le respect dû aux évêques & au souverain pontife, tiré des *Instructions sur les vérités de la religion*, par Mgr. l'évêque de Toul, passage bien amené dans les circonstances, où l'Eglise & ses ministres, & sur-tout les évêques Belges, sont déchirés & calomniés d'une manière indigne, dans les brochures & gazettes dont les Pays-Bas sont inondés. „ Il y a peu „ de gens, dit l'illustre prélat, qui aient cet „ esprit de droiture, que le prophète demandoit „ à Dieu. Combien de gens font les beaux ef- „ prits, en blâmant tout, en critiquant même „ ce qu'il y a de plus respectable dans l'Eglise! „ On diroit que les premiers pasteurs ne sont „ sur le chandelier que pour être en bute à la „ contradiction & à la censure; on veut raison- „ ner du gouvernement de l'Eglise & du sou- „ verain pontife; & comment en parle-t-on? „ Sans respect, sans charité, sans discrétion. „ Témérité, qui ne peut manquer d'avoir de „ fâcheuses suites pour la religion. Dieu veuille „ nous préserver de voir parmi nous ce que le „ prophète Isaïe a prédit : *Ces hommes impru- „ dens sans sagesse, qui par des raisonnemens „ pleins de fierté, séduisent ceux qui ne comprennent „ pas l'artifice de leur langage.* Luther ne trouva „ point de moyen plus efficace pour répandre „ son hérésie & autoriser son schisme que de „ se déchaîner contre le pape & les prétendus „ abus de l'Eglise Romaine. A force d'entendre „ parler défavorablement du pape, on s'y „ accoutume. On perd peu-à-peu le respect &

Ch. 33.

dépens de la ville, & un concours immense de peuple, y donna des preuves non équivoques de sa piété ainti que de son at-

Marc. 14.

„ la confiance qu'on doit avoir pour le pere
 „ commun des fideles ; insensiblement l'esprit
 „ de subordination se perd, & on perd la reli-
 „ gion. Quel malheur ! Tel a toujours été l'es-
 „ prit des ennemis de l'Eglise. Ils ont supposé
 „ des faits calomnieux, altéré l'histoire ecclé-
 „ siastique, répandu dans leurs livres des ré-
 „ flexions pleines de malignité contre la con-
 „ duite des papes, & l'autorité du S. Siege. C'est
 „ ainsi qu'en rendant odieux les souverains pon-
 „ tifes, ils ont séparé les fideles du chef de l'E-
 „ glise & divisé le troupeau de J. C. *Quand on*
 „ *s'en prend au pasteur, les brebis sont bien-tôt*
 „ *dispersées.* — Il n'est pas moins dangereux de
 „ parler mal des évêques & des autres supé-
 „ rieurs ecclésiastiques. Se donner la liberté de
 „ parler avec si peu de ménagement du gou-
 „ vernement de l'Eglise, de la conduite & des
 „ loix de ses supérieurs, c'est marquer peu de
 „ religion dans le cœur & de la légéreté d'esprit.
 „ *De quoi vous mêlez-vous, disoit-on à un phi-*
 „ *losophe, de censurer les loix, que les magistrats*
 „ *établissent pour le bon ordre, vous qui ne pou-*
 „ *vez l'établir dans votre maison, ni mettre en*
 „ *paix votre servante avec votre femme.* Tel qui
 „ ne fait gouverner ni régler sa famille, se
 „ mêle de critiquer le gouvernement ecclésiast-
 „ tique & les ordonnances de son prélat. Com-
 „ bien blâment dans un évêque ou dans un su-
 „ périeur, ce qui fait son mérite & son éloge !
 „ Mais quand nous appercevrons quelques traits
 „ reprehensibles dans un supérieur, cela auto-
 „ riserait-il notre censure & notre indocilité ?
 „ Un roi est-il moins notre maître, est-il moins
 „ en droit de commander, quand il reste dans
 „ les bornes de son autorité civile, parce qu'il
 „ n'est pas saint ? Les évêques sont-ils moins

tachement à son vertueux & orthodoxe pasteur.

OSTENDE (le 12 Juillet). Avant-hier, vers les dix heures du matin, le vaisseau Toscan, le prince de Piémont, venant des Indes-Orientales, avec une cargaison de 1150 sacs de salpêtre, de 50 balles de poivre, de 150 quintaux de bois propre à la teinture & d'une grande quantité d'autres marchandises, a été, dans notre port, la proie des flammes. Ce malheur a été causé par une chandelle allumée qui, étant tombée sur le salpêtre, a fait des progrès si ra-

„ supérieurs, parce qu'ils sont hommes, & leur
 „ devons-nous moins l'obéissance, parce qu'ils
 „ ne sont pas impeccables? Si l'on voyoit un
 „ ouvrier sur une tour fort élevée : aussitôt
 „ qu'on le verroit chanceler, n'en auroit-on pas
 „ compassion? S'aviferoit-on de le railler, parce
 „ qu'il feroit quelque faux pas? Le fardeau &
 „ l'élévation des premiers pasteurs de l'Eglise,
 „ loin d'exciter nos médisances & nos satyres,
 „ devroient bien plutôt exciter notre charité &
 „ nos prières. *Craignons & prions*, dit S. Ber-
 „ nard, *pour ceux dont l'élévation & le ministère*
 „ *sont trembler les anges*. — Quatre fois l'année
 „ (aux quatre tems) l'Eglise jeûne & prie so-
 „ lemnellement pour demander à Dieu d'en-
 „ voyer de bons pasteurs à son peuple. Les
 „ fideles doivent s'unir à ses intentions, offrir
 „ à Dieu de ferventes prières à cette fin. —
 „ Un pasteur exemplaire, qui inspire la vertu,
 „ qui empêche le vice, qui poursuit l'erreur,
 „ est un présent du ciel? Heureux sont les peu-
 „ ples, qui en ont un tel! Combien d'ames con-
 „ quira-t-il à Dieu! on doit le chérir, l'estimer,
 „ le respecter. Malheur à ceux qui le persé-
 „ cutent!

pides qu'on n'a pu parvenir à les arrêter, malgré tout le secours de l'équipage, composé de 50 hommes. Le feu s'étant communiqué à la Sainte-Barbe, contenant 16 barils de poudre, l'explosion a fait sauter 4 hommes qui ont été tués, trois autres ont été brûlés sur le vaisseau, & notre hôpital est rempli de blessés, dont plusieurs sont en grand danger.

Tous auroient péri sans l'intrépidité de 8 matelots François, qui, bravant les flammes, & sans considérer qu'il pouvoit encore rester de la poudre, ont abordé & sauvé les infortunés que le feu alloit consumer. On a remarqué qu'il n'y avoit que cette chaloupe Française, & qu'il y en avoit un grand nombre d'Angloises & de Hollandoises, plus à portée que les François, & qui sont restées immobiles au grand étonnement des spectateurs. Les Anglois cependant ont toujours disputé aux François la première place dans les dangers quand il s'agit d'humanité.

F R A N C E.

PARIS (*le 24 Juillet*). Les événemens, les catastrophes, & les révolutions se sont succédés ici si rapidement, que personne ne pourra ni s'en faire une idée, ni les croire, à moins d'en avoir été témoin; & il est difficile de trouver dans l'histoire un exemple absolument parallèle. Dans l'après-midi du samedi, 11 Juillet, M. le comte de la Luzerne, comme le dernier des ministres en rang, fut chargé de remettre à M. Necker l'ordre du roi, qui l'éloignoit. Quoique

cette lettre fut écrite d'un ton sec, Sa Maj. n'y témoignoit aucun mécontentement des services de son ministre : elle lui disoit seulement, » que la tranquillité de l'état exigeoit, qu'il s'éloignât, & qu'il sortît du » royaume le plus promptement & le plus » secrètement possible ». L'on assure, qu'il lui fut insinué en même-tems, qu'il s'exposeroit aux plus grands dangers, si l'on s'apercevoit de son départ. M. Necker obéit & avec tant de prudence, que madame Necker elle-même ignoroit, en montant en voiture avec lui, qu'ils alloient quitter Versailles, sous prétexte de se promener. Au bout de l'avenue de St. Cloud, le ministre dit au cocher d'avancer encore : ce ne fut qu'à une lieue de Versailles, qu'il ordonna d'aller plus vite & à St. Ouën. C'est dans ce lieu, près de St. Denys, qu'est son ancienne maison de campagne : il y passa la nuit à faire les préparatifs de son départ ; & le lendemain à 6 heures il en partit pour se rendre à Bruxelles ; route la plus courte, comme il lui avoit été recommandé, pour sortir du royaume. Madame la baronne de Stael, sa fille, & son frere, qui étoient la veille à dîner avec lui lorsque M. de la Luzerne lui apporta la lettre du roi, ne reçurent que le lendemain matin la nouvelle de son départ : pour leur déguiser l'ordre, qu'il venoit de recevoir, il eut la présence d'esprit de dire, lorsque M. de la Luzerne le quitta : *sans adieu, nous nous reverrons au conseil, ce soir*. M. Necker ne devoit s'arrêter qu'un jour ou deux à Bruxelles pour se rendre en Suisse, où il avoit dessein de fixer son sé-

jour. Madame sa fille, partit mardi au matin pour aller le rejoindre. — Paris ne fut informé de cette disgrâce éclatante que dimanche à midi. Encore celui, qui le premier en donna la nouvelle au palais-royal, fut-il traité d'insensé ; & on vouloit le jeter dans l'eau : mais cette nouvelle ne fut bientôt que trop confirmée & avec des circonstances, qui ne permirent plus de la révoquer en doute. Alors celui qui avoit donné l'avis le premier fut relâché ; & le peuple entra en fureur. Paris retentit des cris répétés *aux armes, aux armes* ; & chacune se fournit de ce qu'il trouva sous sa main. On força les spectacles à cesser leurs représentations, comme dans les jours de deuil & de calamités. Le Toefin sonna dans toutes les paroisses, pour appeller les citoyens à la défense commune. Il se répandit à l'entrée de la nuit, que deux soldats aux gardes venoient d'être tués par le régiment Royal-Allemand, qu'on disoit être de toute l'armée le corps le plus disposé à agir contre la cause publique. Le fait, qu'on lui attribuoit, fut le signal d'un massacre. Les gardes-Françoises du dépôt tombèrent à l'improviste sur une patrouille de Royal-Allemand, en tuèrent deux ou trois hommes, autant de chevaux, & mirent les autres en fuite. Le commandant de ce corps, M. le prince de Lambesc, étoit avec le régiment entier sur la place de Louis XV. Quelques coups de fusil, tirés sur sa troupe, le firent entrer dans le jardin des Tuilleries. M. de Lambesc frappa le premier de son sabre un bourgeois désarmé ; la rixe s'engage alors ; & quelques

personnes y perdent la vie. Ailleurs aussi le peuple se porta vers les endroits, où les troupes, les Suisses, les hussars, & d'autres corps étrangers étoient réunis, mais heureusement il n'y eut point de sang répandu.

Au premier avis qu'on reçut à Versailles de l'armement de la capitale, les troupes se répandirent sur les chemins de Paris à Versailles. Le pont de Seve fut gardé avec du canon : il y avoit même ordre de le couper, en cas qu'on fût menacé d'être forcé. A 11 heures du soir, une fausse alerte, donnée à Versailles, que ce pont étoit véritablement attaqué, obligea les troupes, même les gardes du corps, à passer toute la nuit en bataille. — On fut le même soir, que tout le ministère étoit changé ; qu'il ne restoit, que M. le garde-des-sceaux & M. de Villedeuil ; que M. le baron de Bréteuil avoit été rappelé, ayant, comme feu M. le comte de Maurepas, le seul titre de président & chef du conseil des finances ; que ce conseil seroit composé de Mrs. de la Galaisiere, Lambert, de la Michodiere, d'Ormesson, Vidaud de la Tour, & de Monthyon. Le département de la guerre étoit entièrement à M. le maréchal de Broglie : on lui donnoit seulement pour adjoint dans la partie contentieuse M. Foulon. Le conseil de la guerre dès ce moment étoit supprimé : l'on plaçoit M. le duc de la Vauguyon aux affaires-étrangeres, & M. de la Porte, ancien intendant de la marine, à la tête de ce département. M. le comte de la Luzerne, ministre de la marine, & M. de Puysegur, ministre de la guerre, avoient donné eux-

mêmes leur démission, ce dernier ayant obtenu en même-tems le commandement du Calaisis, qu'avoit M. le comte de Rochambeau, nommé au commandement de l'Alsace. M. de Puyfegur avoit de plus la promesse du cordon-bleu. La démission avoit été demandée à M. le comte de Montmorin & à M. le comte de St. Priest. Tous ces changemens cependant ne furent publics à Paris que lundi au soir.

Dans la capitale en attendant l'on fut en proie aux plus vives alarmes durant toute la nuit du dimanche 12 au lundi 13 Juillet : l'on craignoit, qu'une populace effrénée ne profitât de la fermentation, pour s'abandonner à des excès, qu'on n'étoit pas encore en état de réprimer. Chacun fut debout chez soi à attendre que le jour vint pour pouvoir agir de concert & se rallier en faveur de la défense commune. Aucun forfait pourtant ne troubla cette nuit. Ce ne fut que vers le matin que la populace brûla la barriere-blanche & quelques autres, & qu'elle enfonça les portes de la maison des peres de la Congrégation de St. Lazare, fauxbourg St. Denys, croyant y trouver un amas de grains. Tout cé qu'il y avoit (& ce n'étoit pas fort considérable, autant qu'il en falloit pour la consommation de la maison) fut conduit à la halle. Ainsi il n'y eut guere de pillage. Cependant le danger, que couroient les bons bourgeois, en se voyant ainsi à la merci d'une multitude furieuse, les obligea enfin à prendre une vigoureuse détermination & à s'armer à leur tour. On vérifia la quantité d'hommes, capables de

porter les armes : tous les citoyens se montrèrent prêts à les prendre. Dès-lors tout le monde arbore la cocarde verte, symbole de l'espérance d'un meilleur avenir & d'un fort plus heureux : les électeurs s'assemblent : les citoyens des soixante districts sont convoqués par le Toctin dans les Eglises de leurs paroisses respectives : ils s'y rendent & députent à l'hôtel-de-ville : la commune se forme. On dépose le prévôt des marchands & les autres officiers municipaux ; mais on les recrée aussi-tôt ; & les bourgeois s'étant empressés de se faire inscrire, Paris forme des compagnies-bourgeoises, qu'on arme avec ce que l'on trouve dans les dépôts publics & dans le corps-de-garde. Les officiers aux gardes-Françoises offrent avec leurs soldats, fideles à la cause du peuple, de se joindre aux bourgeois, pour faire les patrouilles de concert : on accepte leur proposition. Dès le matin tout le régiment s'étoit déjà débandé, pour se joindre aux habitans de Paris : ils avoient été bientôt renforcés par deux compagnies du régiment de Provence, qui avoient également déserté de St. Denys : il y avoit encore parmi eux quelques soldats du régiment de Vintimille. Quoique tous ces militaires se disent fort dévoués au tiers-état, l'on n'agréa leurs offres qu'avec circonspection : les gardes Suisses se présentent de même ; mais ils sont refusés. Cependant les uns & les autres accompagnent les bourgeois dans leurs courses ; & , bien loin qu'on ait eu des reproches à faire à ces soldats étrangers, ce sont eux qui arrêterent ce même jour quelques pil-

lards, & qui les traînent en prison, pour être jugés prévôtalement : ce furent eux encore qui se distinguèrent le plus aux attaques du lendemain. Par-tout où ces patrouilles mélangées passoient, les acclamations des citoyens les accompagnoient ; & Paris, sous la protection de ces braves gens, ne craignit plus les attentats d'une populace, plus souvent le jouet & l'instrument du despotisme que le soutien ou le vengeur de la liberté. Grands & petits, hommes de tout rang & de tout état, arbôrerent la cocarde, marque distinctive de l'association générale. Les femmes même dans leurs voitures furent obligées de se la voir attacher à leur bras, si elles ne vouloient pas être insultées. Afin que les patrouilles pussent aisément se porter dans tous les lieux avec sûreté, Paris fut éclairé toute la nuit du lundi 13 au mardi 14 Juillet par des lampions, disposés sur les bornes des hôtels & des maisons. — C'est ainsi que se passèrent à Paris les journées de 12 & 13 Juillet : il est tems de dire un mot des mouvemens, qui agiterent dans le même tems l'assemblée-nationale.

A peine eut-on appris dans Versailles le renvoi de M. Necker, que dès le dimanche 12 Juillet on voulut se rassembler ; mais la consternation étoit générale : l'animosité envers ceux qui avoient engagé le roi à une si funeste, si dangereuse démarche, égaloit l'incertitude du parti à prendre : le plus grand nombre des députés se trouva absent ; & la séance se leva aussi-tôt. — Lundi, 13 Juillet, dès 8 heures du matin, la salle-nationale commença à se remplir. A 9 heures &

dernière la séance s'ouvrit. L'on commença, comme les jours précédens, par la lecture de quelques adresses, notamment de celles d'Arles, Tarascon &c. remplies de sentimens de respect, de reconnoissance, & de dévouement. Ensuite Mr. Mounier prit la parole : il peignit le malheur de la France, qui se voyoit enlever le ministre, sur lequel elle avoit fondé la plus grande partie de ses espérances : il reconnut, „ qu'au „ roi seul appartient de nommer ses ministres ; mais il ajouta, „ que c'est le plus souvent la nation seule, qui peut apprendre au roi, quel est le ministre, qui le sert bien, & quel est le ministre, qui le sert mal : „ il finit par la motion d'une adresse à S. M. sur les circonstances actuelles, particulièrement pour la supplier de rappeler son directeur-général des finances. Après lui parlerent Mr. Target & Mr. de Lally-Tolendal : ce dernier s'exprima avec toute la sensibilité, qui caractérise son éloquence, particulièrement en traçant les services, que Mr. Necker avoit rendus aux parlemens, qui lui devoient leur rappel, aux créanciers de l'état, à la nation, au roi lui-même. Il fut suivi de M. le comte de Virieu & de M. le comte de Clermont-Tonnerre. Ce fut celui-ci qui dit : *Les états-généraux existeront, ou nous cesserons d'exister avec eux*, & qui ajouta : *Certes il faut, que les nouveaux ministres aient un cœur d'airain, pour oser braver le désespoir du peuple*. Effectivement ils continuèrent à braver ce jour-là les prières & les supplications de l'assemblée-nationale. Après plu-

sieurs autres discours de Mrs. de Biozat, de Gouy d'Arfy, du comte de Castellane, de l'abbé Grégoire (désapprouvé par M. le président pour sa trop grande véhémence), de Mrs. le Chapelier, Barnave & autres, qui tous opinèrent plus vivement les uns que les autres contre le nouveau conseil du roi & pour le rappel de l'ancien, tandis que le comte de Clermont-Lodeve fut, pour ainsi dire, le seul à s'opposer à ces plaintes unanimes & à défendre le système, qui les causoit, M. de Lally-Tolendal demanda la permission de lire deux lettres, qu'il venoit de recevoir de Paris : en traçant le tableau de la triste situation, où se trouvoit la capitale, elles jetterent l'assemblée dans la perplexité. La fermentation la plus douloureuse arrêta les délibérations ; & une voix presque unanime s'écrie dans le premier mouvement " qu'il faut que l'assemblée parte sur " le camp, pour se jeter entre les troupes " & le peuple, verser son sang, & sacrifier, " s'il le faut, sa vie pour le salut de l'état ". M. de Clermont-Tonnerre observe, " que " ni la prudence, ni la dignité de l'assemblée ne permettent, qu'elle désespère " en entier ". Peu auparavant M. Guillo-
 tin avoit fait connoître le vœu des électeurs de Paris, pour la formation d'une garde-bourgeoise. Enfin, après plusieurs observations, dont il est impossible de rendre les détails, il fut arrêté de faire sur le champ deux députations, la première au roi, " pour " lui peindre la situation horrible de la ville " de Paris, le supplier d'en retirer les troupes & de la faire garder par des bourgeois ;

» geois ; la seconde auprès du peuple de
 » Paris , pour se mettre entre lui & les
 » foldats , & pour le conjurer de respecter
 » l'ordre public ». Avant que cette der-
 niere députation se rendit à Paris , l'on at-
 tendit la réponse du roi à la premiere dé-
 putation. Pendant l'intervalle deux électeurs
 de la ville de Paris parurent dans l'assem-
 blée-nationale : ils lui rendirent un compte
 exact de ce qu'ils avoient vu & de ce que
 leur assemblée avoit fait. Dans ce moment
 la députation au roi revint ; & d'un ton
 pénétré M. le président fit part de la ré-
 ponse de Sa Majesté. Aussi-tôt que la lec-
 ture en eut été faite , l'assemblée décida le
 projet d'une délibération : la rédaction en
 fut confiée sur le champ à des commissai-
 res ; & , en la faisant précéder de la réponse
 même de Sa Majesté , elle fit à l'unanimité
 son arrêté dans les termes suivans. »

Arrêté de l'assemblée-nationale du 13 Juil-
 let 1789.

*Il a été rendu compte , par les députés
 envoyés au roi , de la réponse par Sa Ma-
 jesté , en ces termes : » Je vous ai déjà fait
 connoître mes intentions sur les mesures ,
 que les désordres de Paris m'ont forcé de
 prendre : c'est à moi seul de juger de leur
 nécessité , & je ne puis à cet égard appor-
 ter aucun changement. Quelques villes se
 gardent elles-mêmes ; l'étendue de la capi-
 tale ne permet pas une surveillance de ce
 genre. Je ne doute pas de la pureté des
 motifs , qui vous portent à offrir vos ser-
 vices dans cette affligeante circonstance ;*

mais votre présence à Paris ne feroit aucun bien : elle est nécessaire ici pour l'accélération de vos importans travaux, dont je ne cesse de vous recommander la suite. »

Sur quoi l'assemblée, interprète de la nation déclare, » que M. Necker, ainsi que les autres ministres qui viennent d'être éloignés, emportent avec eux son estime & ses regrets » : *Déclare,* » qu'effrayée des suites funestes, que peut entraîner la réponse du roi, elle ne cessera d'insister sur l'éloignement des troupes extraordinairement rassemblées près de Paris & de Versailles, & sur l'établissement des gardes bourgeoises » : *Déclare de nouveau,* » qu'il ne peut exister d'intermédiaire entre le roi & l'assemblée nationale » : *Déclare,* » que les ministres & les agens civils & militaires de l'autorité sont responsables de toute entreprise contraire aux droits de la nation & aux décrets de cette assemblée » : *Déclare,* » que les ministres actuels & les conseils de Sa Majesté, de quelque rang & état qu'ils puissent être, ou quelques fonctions qu'ils puissent avoir, sont personnellement responsables des malheurs présens, & de tous ceux qui peuvent suivre » : *Déclare,* » que, la dette publique ayant été mise sous la garde de l'honneur & de la loyauté Française, & la nation ne refusant pas d'en payer les intérêts; nul pouvoir n'a le droit de prononcer l'infâme mot de *banqueroute*; nul pouvoir n'a le droit de manquer à la foi publique, sous quelque forme & dénomination que ce puisse être. »

Enfin, l'assemblée-nationale, déclare, »

qu'elle persiste dans ses précédens arrêtés, & notamment dans ceux du 17, du 20, du 23 Juin dernier ». *Et la présente délibération sera remise au roi par le président de l'assemblée, & publiée par la voie de l'impression. Il a été de plus résolu,* » que M. le président écrirait à M. Necker & aux autres ministres, qui ont été éloignés, pour les informer de l'arrêté qui les concerne. »

(Signé) Mounier, secrétaire de l'assemblée-nationale.

Le Chapelier, secrétaire de l'assemblée-nationale.

La séance de l'assemblée-nationale du mardi 14 Juillet ne fut pas moins mémorable par les efforts réitérés, qu'elle fit de nouveau près du roi & par l'inflexibilité des réponses, qu'elle reçut de la part de Sa Majesté : celle du mercredi 15 Juillet le fut encore davantage par le retour du monarque vers son peuple, & par la nouvelle face qu'y prirent les délibérations : mais il nous reste à peine assez de place pour rapporter quelque peu de circonstances des événemens, qui se passèrent à Paris ce même mardi, 14 Juillet, journée qui sera à jamais fameuse dans nos fastes, journée qui a vu un peuple, presque désarmé & sans défense le matin, attaquer, fort de sa seule audace, des postes retranchés, se pourvoir d'armes, & enlever en dix minutes le premier château-fort du royaume. — Le lundi au soir, quantité de monde avoit pu quitter Paris ; mais le lendemain l'on arrêta toutes les voitures, même celles des princes, & personne ne sortit. On ne voulut pas,

que dans la crise commune quelqu'un pût s'éloigner pour ne point la partager. L'on s'empara aussi de beaucoup de caissons & autres provisions pour le camp de l'école-militaire. Une prise plus riche & plus importante fut celle d'un bateau chargé de poudre. Cependant l'on manquoit d'armes : on savoit, qu'il y en avoit aux Invalides ; & l'on se détermina à les avoir de gré ou de force. Sans doute Mr. de Sombreuil, gouverneur de cet hôtel, eût pu faire quelque résistance : il avoit des troupes, du canon ; il auroit pu tuer quelques milliers de bourgeois : mais 30 mille hommes entoureroient l'hôtel : à la fin il auroit fallu qu'il succombât : il prit donc le sage parti d'épargner le sang du peuple, celui de ses vieux vétérans : il ouvrit les portes ; & la bourgeoisie eut 20 mille fusils, des canons, & quelques munitions. Ces canons au nombre de 20 ou 24 furent amenés dans la ville & placés dans les postes les plus avantageux. Le peuple trouva également des artilleurs, & des artilleurs habiles. Fier alors de sa force, il entreprend une conquête, dans laquelle toutes les apparences vouloient qu'il dût succomber. A 2 heures de l'après-midi l'on crie au palais-royal & dans les rues *à la Bastille ! à la Bastille !* Tous les différens corps s'y portent : on ne vouloit d'abord exiger du gouverneur que des armes & de la poudre : le peuple fait sa demande ; il se présente sous la protection d'un drapeau blanc : on laisse entrer deux-cens personnes : alors le pont-levis se relève ; & ces braves gens sont exposés aux coups de

deux canons à mitraille, placés dans les cours, qui à la première décharge en couchent 80 sur le carreau. Ceux du dehors, voyant la trahison, font feu de leur côté; le canon fait brèche; on monte à l'affaut; le pont-levis est aussi abattu par le canon: la première cour est emportée, malgré le bataillon Suisse & les invalides déjà fort diminués par ceux, qui entrés les premiers s'étoient battus en désespérés, en se voyant indignement trahis: le second pont-levis est emporté de même en un clin d'œil; & tout ce qui résiste est égorgé. Le gouverneur périt le premier: sa tête fut coupée & placée au haut d'une pique. » Il eût été difficile, dit un Journaliste (celui de Herve) » d'en trouver une plus coupable, & qui » méritât mieux d'être immolée à la vengeance commune. Cœur dur & fourbe, » hautain & rampant, la nature sembloit » l'avoir formé tout exprès pour le poste » qu'il occupoit; pour être un des plus » vils agens du despotisme; se jouant de » la fortune, de la liberté, du sang des » malheureux; se récréant de leurs larmes; » sachant se prêter à l'infâme métier de séducteur; ne rougissant pas d'affecter quelques fois tous les dehors de la sensibilité, » pour s'attirer la confiance, il a terminé » cette vie fouillée de forfaits par la plus odieuse des perfidies, par la plus atroce » des barbaries ». (a) Avec la tête du mar-

(a) Ce portrait affreux est-il celui de l'infortuné de Launay? Je l'ignore; & vu qu'il a ex-

quis de Launay , l'on porta en triomphe celle d'un de ses officiers & la main du geolier , l'officier étoit M. de Pujet , major de la Bastille : il avoit écrit la veille à Versailles , „ qu'il répondoit de cette forteresse „ sur sa tête , quand même elle seroit attaquée par 50 mille hommes „. Ces sanglantes dépouilles furent promenées dans toutes les rues de Paris : & l'on voyoit jusqu'à des femmes sourire & applaudir à un si terrible spectacle. Tant les instrumens du despotisme sont en horreur , lorsqu'une fois le peuple jette le joug pour prendre sa vengeance ! Dans ces momens de sang & de carnage le bruit général se répandit , que M. de Fleffelles , prévôt des marchands , traître de même au peuple , avoit eu la tête tranchée en place de Grève. Effectivement , l'on s'étoit douté , que M. de Fleffelles desservoit la cause publique : on le veilloit ; mais ce ne fut qu'une de ses lettres , trouvée dans les poches de M. de Launay , qui le perdit : il écrivoit à ce gouverneur : „ Tenez bon jusqu'à 8 heures ; il vous „ viendra des troupes & des bombes ; en „ attendant *j'amuse la canaille* „ ; trahison , qu'il paya de sa tête. Le soldat au contraire , qui étoit monté le premier à l'assaut de la Bastille , celui qui avoit saisi le gouverneur dans sa fuite , étoient distingués ,

pié ses fautes , je crois qu'il est un peu dur de présenter sa mémoire sous ces traits. Il est des gens qui prétendent que le Journaliste a voulu tracer le portrait d'un homme encore vivant , & le mettre sur le compte d'un mort.

admirés par la foule. Celui-là, qui est un grenadier aux gardes-françoises, a été décoré par le peuple de la croix de St. Louis, qu'avoit le gouverneur ; & on l'a promené par la ville, fort modeste pourtant lui-même dans son triomphe.

Le 15 le roi se rendit à l'assemblée-nationale avec ses deux freres & y fit un discours, qui fut très-bien reçu. Le 16 Juillet, une partie des députés retourna à Versailles, pour rendre compte à l'assemblée-nationale de leur direction dans la ville. L'on commença à agiter la question pour le renvoi des ministres actuels & le rappel de Mr. Necker. Pendant ces délibérations arriva la nouvelle, que trois d'entre eux, savoir M. le garde des-sceaux, M. le maréchal de Broglie, & Mr. de Villedieu avoient déjà leur démission. La partie de la noblesse non réunie annonça sa délibération : cette partie étoit déjà très-sensiblement diminuée par l'accession successive de beaucoup de nobles les jours précédens, ainsi que par sa rétractation faite par plus de dix bailliages de leurs mandats impératifs : sa présente délibération fut lue, par laquelle ils s'excusèrent, le mieux qu'ils purent, de ne pas avoir accédé plutôt & déclarèrent, que dorénavant ils prendroient voix délibérative. Tous entrèrent en conséquence & prirent séance, même Mr. d'Éprémefnil, à l'entrée duquel beaucoup de députés se leverent par un mouvement, qui certainement n'étoit pas une marque de considération. La minorité du clergé, ayant à sa tête M. le cardinal de la Rochefou-

cault, & parlant par la bouche de M. l'abbé de Montesquiou, fit également ses excuses & déclara son accession. C'est ainsi que le bien réfute du sein des maux les plus extrêmes. Le parlement de Paris même, que le peuple avoit fortement soupçonné d'avoir eu part à l'invitation, présentée au Roi pour avoir des troupes, jugea devoir écarter cette supposition : il envoya son premier-président à Versailles, pour remercier S. M. d'avoir éloigné les troupes de la capitale ; & il donna connoissance de cette démarche à l'assemblée-nationale. M. le maréchal de Broglie écrivit également une lettre à l'assemblée, pour lui notifier les ordres du roi, qu'il venoit de faire exécuter pour l'éloignement des troupes, protestant être fâché, que le manque de préparatifs, nécessaires pour la route, empêchoit ce renvoi aussi-tôt qu'on le desiroit. — A 4 heures de l'après-midi l'appel des bailliages étoit fini ; & il étoit décidé par une très-grande pluralité, qu'on indiqueroit au roi deux moyens de rétablir le calme dans la capitale : 1°. Le renvoi des ministres actuels. 2°. Le rappel de M. Necker. Le comité de rédaction fut chargé de rédiger l'adresse en conséquence : elle fut lue & approuvée à 7 heures & demie dans l'assemblée-nationale. A 10 heures, le roi fit annoncer, „ qu'il „ étoit occupé à écrire une lettre à M. Necker, qu'il invitoit l'assemblée à y joindre „ une autre de sa part & d'en soigner l'expédition „. Le courier partit avec ces deux lettres à une heure après-minuit pour Bruxelles. Outre les ministres actuellement

en fonctions , qui s'étoient déjà démis , comme nous venons de le dire , les autres , qui n'étoient pas encore formellement déclarés , se retirèrent : & dans cette nuit tous ceux qui avoient à craindre du ressentiment populaire , penferent à se mettre en sûreté. La publicité , avec laquelle tout le monde en parle , ne nous permet point d'omettre cette circonstance. Toute la famille de Polignac partit secrètement de la cour. La duchesse de Polignac & le prince de Lambesc avoient déjà pris les devans. Le baron de Bréteuil quitta également Versailles , où l'on croit que les princes de Condé & de Conty ne sont pas restés non plus.

Vendredi matin , 17 Juillet , le roi annonça sa résolution d'aller à Paris , pour y rétablir la tranquillité par sa présence , & pour assurer en personne son peuple de la pureté de ses vues & de son affection. Il se fit à la cour de vains mouvemens , afin de dissuader S. M. de cette démarche , que lui dictoit la bonté de son cœur : on lui insinua , qu'au milieu d'une multitude furieuse sa vie seroit en danger : mais le roi persista dans sa résolution ; & , si dans cette occasion Sa Maj. a prouvé en même tems son courage & la droiture de son ame , elle n'a pas eu lieu de s'en repentir. S. M. ne voulut point avoir d'escorte : elle arriva à Paris sans gardes , seulement avec deux voitures : le roi étoit dans la première avec son capitaine des gardes , M. le comte d'Estaing , & deux autres seigneurs. Sa Maj. fut reçue avec tous les honneurs possibles & aux décharges du canon : elle passa à travers la bourgeoisie

sous les armes , qui formoit une triple haie depuis Seve jusqu'à l'hôtel-de-ville , où le roi descendit de sa voiture vers les 4 heures de l'après-midi ; Sa Maj. se vit ferrée & pressée de toutes parts ; mais cet empressement , cette ardeur étoient ceux de l'amour , de l'affection la plus vive , & non pas l'effet du mécontentement ni d'un manque de respect pour son auguste personne : les baïonnettes & les lames d'épées croisées formoient une voûte pour sa défense. Le roi entra dans la salle aux cris universels de *vive la nation ! vive le roi !* Lorsque S. M. a été assise , les cris ont recommencé. On a lu en sa présence , & pour avoir sa sanction , le procès-verbal des délibérations de la ville , contenant l'érection de la garde-bourgeoise de Paris , la nomination de M. le marquis de la Fayette , pour en être colonel-général ; celle de M. Bailly comme maire de la ville ou prévôt des marchands , &c. Le roi a témoigné son assentiment à ces résolutions sans réserve. M. Moreau de St. Mery lui a adressé un discours , où il a fait sentir , » quel bonheur » c'étoit pour l'assemblée de voir au milieu » d'elle un roi citoyen , qui vouloit *faire* » *revivre les loix & ne regner-que par elles ;* » quel bonheur pour le roi de voir à découvert les sentimens aussi vifs que sinceres d'amour de son peuple , qu'on avoit » si malicieusement calomnié auprès de lui , » & qu'on lui avoit peint sous un jour si » odieux ». Sur quoi Sa Maj. a témoigné sa sensibilité , en mettant sa main droite sur son cœur , & en faisant une inclination : on croit même avoir vu les larmes dans ses yeux :

elle a dit quelques mots à M. Bailly, dont elle avoit déjà confirmé d'avance, en entrant dans la salle, l'élection en qualité de chef du corps-de-ville. D'après ce que S. M. venoit de lui dire, M. Bailly a témoigné, de sa part, à l'assemblée « son desir de voir » tout rentrer dans l'ordre, la justice reprendre son cours, les canaux de commerce » rouverts, &c. ». Ensuite M. de Lally-Tolendal a fait un discours fort pathétique, où il a peint au roi l'amour de ses peuples: l'on ne peut donner d'extrait de ce discours; l'abrégé, ce seroit lui faire tort. M. de Corny a fait la proposition d'ériger sur l'emplacement de la Bastille démolie un monument à Louis XVI comme le *régénérateur de la France, &c.* Sa Maj. est sortie & s'est placée sur un balcon pour voir le peuple: dans le moment M. Bailly s'est avancé vers lui & lui a dit: Sire, *vous n'êtes pas si bien ici; qu'il vous plaise d'aller à l'autre croisée.* Le roi a dit: *c'est bien, je vous suivrai.* M. Bailly a présenté à Sa Majesté la cocarde royale & bourgeoise, réunissant les couleurs bleue, blanche & rose: le roi a permis, qu'on la mit sur son chapeau & l'a montrée au peuple: celui-ci, de son côté, a fait éclater sa joie & sa reconnoissance par les cris d'alégresse les plus vifs & les plus universels. A sa sortie S. M. a été conduite comme à son entrée: la même députation de l'assemblée-nationale au nombre de plus de cent membres, qui l'avoit reçue à pied à la barrière & l'avoit accompagnée à l'hôtel-de-ville, a précédé encore sa voiture à pied dans son costume, comme à son entrée:

& les cris de *vive, vive le roi!* ont été mille & mille fois répétés.

Par les rapports nominatifs présentés à M. le marquis de la Fayette, on fait que le nombre des bourgeois de Paris, qui ont été sous les armes, monte à *cent treize mille sept-cents & treize hommes*. — Durant cette révolution, tous les théâtres ont été fermés, ils le sont encore. Le peuple ne songe pas à demander *panem & circenses*, étant occupé d'intérêts plus chers (a). — 4 ou 5 cens ouvriers travaillent déjà au démolissement de la Bastille. L'on y a trouvé des horreurs & beaucoup de papiers intéressans. Jamais l'on n'avoit cru, que cette antique forteresse pût être emportée en quelques minutes de tems par une bourgeoisie. Les administrateurs de la caisse d'escompte, craignant tout à la nouvelle de l'exil de M. Necker, s'adressèrent à un des nouveaux ministres, pour lui témoigner leurs appréhensions pour les deniers du public, confiés à leurs mains : il répondit, » qu'il croyoit » cette crainte très-peu fondée, mais qu'en » tout cas ils n'avoient qu'à porter toutes » leurs especes & leurs papiers à la Bastille ». Heureusement qu'ils n'ont pas suivi un conseil, fondé sur l'idée de l'inexpugnabilité de ce trop fameux château. Mais ce n'est pas le seul point, sur lequel l'on s'est trompé :

* Observ. décisives, prises dans l'histoire, 1 Mai 1781, p. 20.

(a) Bon exemple pour ceux qui se plaignent de l'oppression, & qui n'en rasolent pas moins de l'histronisme, la grande arme de la tyrannie *. Si un peuple veut être libre, qu'il commence à fermer les théâtres.

&, en réfléchissant sur cette révolution presque-incroyable, ne peut-on pas dire en général, quelle leçon pour les gouvernemens, quel exemple pour les souverains !

Cependant en applaudissant par un mouvement naturel à tout cœur droit & sensible, aux efforts que fait la nation contre le pouvoir arbitraire & militaire, on ne doit approuver nullement les excès de la liberté. L'usage que les Parisiens font de la leur, est réellement exécration. Que dans le premier moment de son triomphe le peuple ait immolé un militaire ou deux qui avoient tourné contre lui les armes destinées à la défense de l'état, on a pu n'en être pas étonné. Mais qu'il continue à se repaître de sang froid des plus horribles spectacles, & demander à grands cris des têtes illustres, dont le seul crime est d'avoir exécuté les ordres du roi ou d'en avoir reçu quelque emploi important, c'est-ce qui ne peut être qu'un très-mauvais présage de l'état futur de la France. Mr. Foulon ; conseiller d'état, avoit d'abord échappé aux recherches de ses ennemis. Il s'étoit fait passer pour mort, & avoit fait prendre le deuil à sa maison. Retrouvé dans une maison de campagne de Mr. de Sartines, & ramené à Paris, il a été pendu en place de Grève, puis décapité. Les acclamations qui ont accompagné le tronc de son corps, traîné dans les rues & trois fois autour du palais-royal, ne peuvent donner du peuple François qu'une idée fort étrange. M. Berthier de Sauvigny, son gendre, intendant de Paris, homme respectable à tous égards, fut découvert à Compiègne & conduit à Paris le 22 à 9 heu-

res du matin. Les rues de Paris & la route étoient couvertes d'une multitude incroyable. Lorsque M. Berthier fut arrivé à la porte St-Martin, on fit arrêter la voiture & on en brisa les côtés & l'impériale. C'est dans cet état qu'il a été amené à l'hôtel-de-ville, où il subit un interrogatoire pendant lequel il rendit compte de la marche qu'il avoit tenue depuis qu'il étoit sorti de Paris. Alors M. le maire (Bailly) lut à M. Berthier l'arrêté pris le matin par l'assemblée, & lui déclara qu'il feroit conduit aux prisons de l'abbaye de S. Germain. Sorti de l'hôtel-de-ville il fut aussi-tôt arraché des mains des soldats, & exécuté d'une manière affreuse. On dit qu'il y a plus de 50 têtes destinées à donner en Grève des spectacles tout aussi délicieux. Que penser donc & qu'augurer de la nouvelle constitution qui va se former? de l'esprit des loix qui émaneront d'une démocratie de cette espece? La philosophie en même tems qu'elle repousse le despotisme, plonge les malheureux qui croient en ses leçons, dans des malheurs plus affreux encore & plus redoutables que ceux qu'elle prétend guérir.

NOUVELLES DIVERSES.

Les dernières lettres de Vienne disent que les Turcs ont évacué le Bannat. L'empereur que la fièvre avoit quitté, a eu un accès le 16, mais moins violent & moins long que les précédens. — Tous les princes du sang (excepté le duc d'Orléans), ainsi que les principaux seigneurs attachés au roi, ont dû s'éloigner. On ne connoit pas au juste l'endroit de leur retraite. M. le comte d'Artois étoit à Namur le 22. On supposoit la reine au château de Lacken près de Bruxelles; mais un journaliste paroît croire qu'elle

est toujours à Versailles, & en parle en ces termes. „ Quant à la reine, elle a déjà assez ex-
 „ pié les erreurs qu'une cabale en démence lui
 „ avoit fait partager : elle a été dans les larmes
 „ depuis que Paris s'est soulevé, en voyant l'au-
 „ torité du roi si compromise, la tranquillité de
 „ S. M. détruite, sa santé même altérée ; elle
 „ n'a été que trop effrayée de la profondeur de
 „ l'abyme sur les bords duquel on l'avoit con-
 „ duite. Forcée de se séparer des personnes qui
 „ lui étoient les plus chères, entendre proscrire
 „ leurs têtes, & craindre à tous momens qu'un
 „ peuple furieux ne les lui apportât, c'est sans
 „ doute une triste situation pour la fille & la
 „ sœur des Césars, pour la souveraine des Fran-
 „ çois „ — La déclaration très-ample & pro-
 „ fondément raisonnée par laquelle le cardinal-archevêque de Malines condamne la doctrine des nouveaux professeurs de Louvain, n'est pas encore publique ; le prélat ayant reçu défense de la faire paroître. Mais les professeurs ont été appelés à Bruxelles pour en entendre la lecture, & ils sont retournés à Louvain avec un air d'étonnement, tout naturel pour des hommes qui avoient assuré que leur archevêque n'oseroit les condamner pour la vie. En attendant que leur condamnation soit publique, ils lancent çà & là quelque lardon contre le prélat dans la feuille de Herve, dans laquelle ils ont aussi fait insérer, n. 86, une diatribe contre le mariage chrétien, où l'absurdité dispute avec l'hétérodoxie qui aura le dessus (a). — Il y a eu une terrible révolte à Tirlémont à l'occasion d'un citoyen que le militaire conduisoit en prison ; plusieurs maisons ont été pillées & démolies. C'a bien été pis encore à Louvain : des ruisseaux de sang y ont coulé ; nous tirerons le voile sur toutes ces horreurs.

(a) C'est calomnieusement qu'on a avancé que cette diatribe avoit été insérée dans ladite feuille par ordre du gouvernement, dont la sagesse & la religion ne peuvent être révoquées en doute. Aussi pour servir l'une & l'autre je m'offre à faire un examen de la diatribe, qui à ce que j'espère, méritera son approbation ; mais il faut que je sache auparavant que l'inquisition cesse, & que la libre circulation existe pour les bons comme pour les mauvais livres.

La Cendre est le mot de la dernière énigme.

CHARADE.

RÉVEZ ; je suis médicinal,
Deux syllabes font ma structure ;
La première offre un animal,
Et la seconde son armure.

Dans le dernier Journal, p. 409, l. 30 de la note ; Despréaux, lisez Despréaux. — p. 422, l. 19, la feuille, lisez sa feuille. — p. 426, l. 32, dans la note, le traducteur, lisez le traducteur. — p. 435, l. 1, proposé, lisez préposé. — p. 439, l. pénult. de la note, chasserent, lisez chassâ. — p. 452, l. 23, de flammes, lisez des flammes. — au haut des pages 455 & 457 au lieu de 1 Juillet, lisez 15 Juillet. — p. 463, l. 17, & celui, lisez est celui. — p. 464, l. 28, commandement, lisez commandant.

T A B L E.

TURQUIE	{ Constantinople.	511
	{ Alger.	513
POLOGNE	(Varsovie.	ibid.
SUEDE	(Stockholm.	515
DANEMARCK	(Coppenhague.	518
ITALIE	{ Rome.	521
	{ Naples.	ibid.
ANGLETERRE	(Londres.	522
ALLEMAGNE	(Vienne.	526
PAYS-BAS	{ Bruxelles.	529
	{ Ostende.	533
FRANCE	(Paris.	534
NOUVELLES DIVERSES.		557